



Icon BELMONT

R
BEL



MIMI

MŒURS GUADELOUPÉENNES



Sonnet de Nicolette Hennique

Préfaces de Edmond Rocher

et de Maurice Ollivaint



ÉTAMPES

MAURICE DORMANN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

16, RUE SAINT-YVES, 16

1911

C. M. 81

MIMI

DU MÊME AUTEUR



LE SECRET DU Foyer..... 1 vol.

Léon BELMONT

R
BEL



MŒURS GUADELOUPÉENNES



Sonnet de Nicolette Hennique

Préfaces de Edmond Rocher

et de Maurice Olivaint



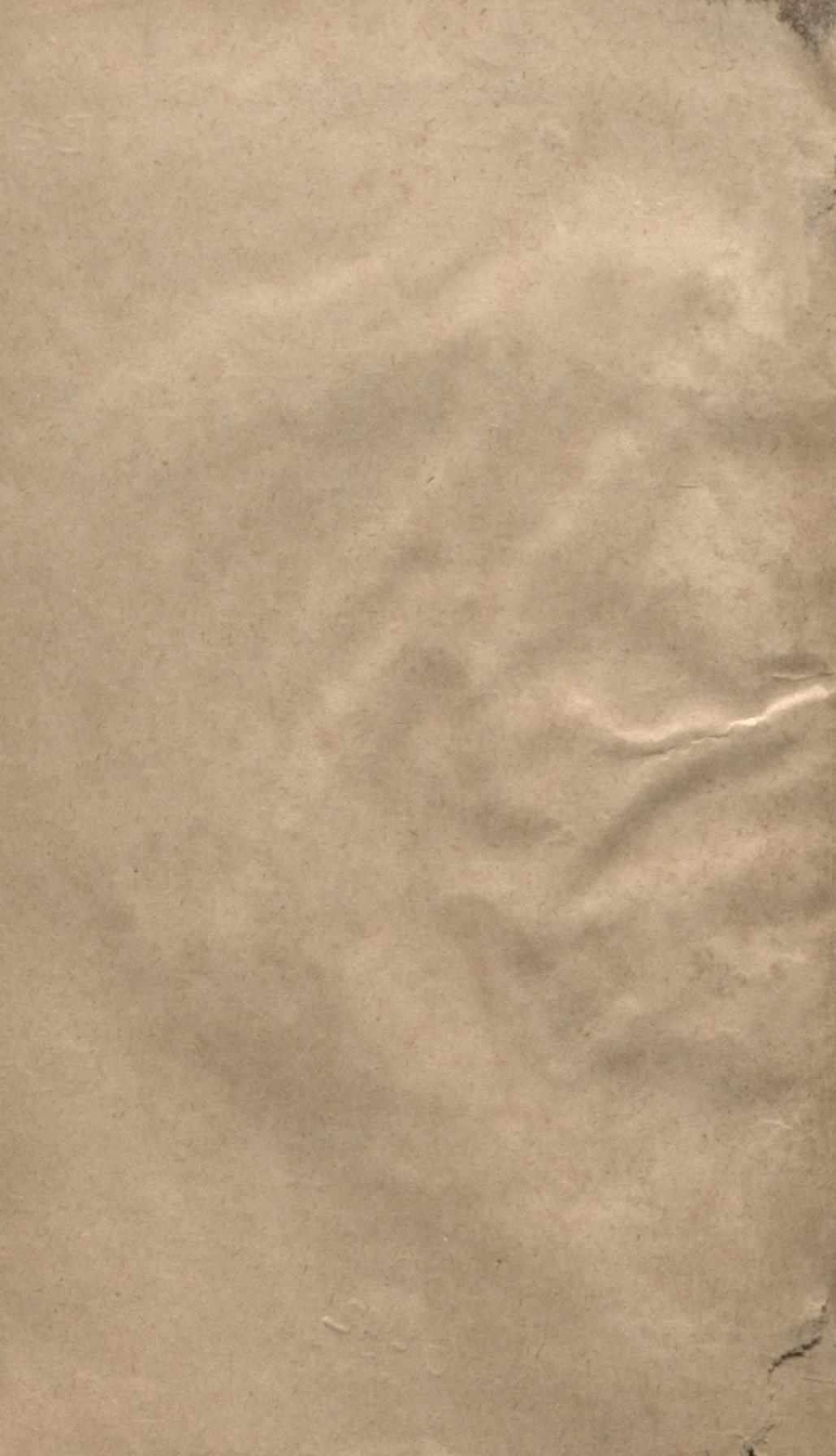
ÉTAMPES

MAURICE DORMANN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

16, RUE SAINT-MARS, 16

—
1911

0492



A Léon HENNIQUE.

*Hommage d'admiration respectueuse
et de sincère amitié.*

Léon BELMONT.

MIMI



La voici : de sa jeune et paisible beauté
Une fraîcheur sourdait, ainsi qu'en plein été
Sourd la bonne fraîcheur d'un ruisseaulet qui chante ;
Son aspect du maïs a la force penchante ;
De l'aube il avait la clarté.

Sur le sable brillant je l'ai vue, innocente,
Un soir, mêler aux jeux sa grâce adolescente,
Puis, languide, pieds nus sur l'herbage du pré,
Se gorger de repos comme d'un fruit doré,
Pauvre Mimi, douce passante !...

Car elle fut semblable au zénith étoilé ;
Car, aujourd'hui, réveils, sommeils, tout est troublé :
Quelqu'espoir imprécis, de l'émoi, de l'attente,
Ont fait s'épandre en elle une ombre palpitante
Où l'amour s'est dissimulé.

Nicolette HENNIQUE

A L'AUTEUR DE MIMI

Ta simple histoire, auteur, fera rêver les cœurs épris de pur amour.

Comme on appose, au centre élargi d'un anneau d'or, la perle orientale, en la sertissant d'un tour adroit, tu sus mettre en valeur la poétique, chaste et amoureuse Mimi.

A nous qui ne connaissons rien, qu'à travers les lectures, de la langoureuse Guadeloupe, l'image de ton héroïne appelle d'autres images.

Elle évoque pour nos cerveaux d'Occident épris, par contraste, de poétique orientalisme, la belle et suave Virginie de Bernardin, la divine Alala de Chateaubriant, l'innocente et passionnée Rarahu de Loti, et leur sœur plus misérable, mais si charmante, du sol Calédonien, Céline Landrot, que les deux époux littérateurs, Marie et Jacques Nerval ont si bien dessinée.

Tu sais qu'une belle âme peut s'épanouir délicieusement malgré les indigentes contingences d'un tout petit monde Colonial; que la ruse et la séduction n'enlagent pas toujours les êtres que la nature a parés de noblesse et de vertu, et pour cela tes pages seront lues.

Comme les grands aînés tu charmeras les esprits que la romanesque beauté retient.

En te lisant ils frèteront des caravelles de songe pour aborder à ton île clémentine, si riche de couleurs et de flore luxuriante; et ceux d'entre eux qui ont pleuré sur Clara d'Ellébeuse, morte à seize ans, et dont Francis Jammes nous révéla la touchante histoire, souriront et rêveront aux phases d'amour et d'angoisse de ton idéale et vivante Mimi.

Aille ton petit roman vers des cœurs sains, simples et sincères, il fera son chemin, et n'ayant perverti personne, tu pourras le féliciter d'avoir fait une œuvre de charme, bonne au cœur.

Edmond ROCHER.

Vendôme (France)

Le 29 Août 1911



PRÉFACE

*Ce souffle étrangement parfumé, d'où vient-il ?
Ah ! je le reconnais. C'est de trois mille lieues
Qu'il vient, de l'Ouest, là-bas où les Antilles bleues
Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental (1).*

C'est un délicieux parfum des tropiques qui nous est apporté par le nouveau roman de M. Léon Belmont, non le parfum malsain des forêts impénétrables, non le parfum des fleurs trop capiteuses, mais un parfum très doux, le parfum apaisé des Iles d'enchantement qui se bercent en des golfes de Rêve, le parfum de la canne, de la mangue et de la sapotille; c'est le parfum des Iles où l'on sait aimer.

Il ne faut chercher dans ce livre ni couleurs criardes, ni aventures extraordinaires. Vous y trouverez la très simple histoire d'une jeune créole avec toutes les candeurs de l'enfance, toutes les grâces de la virginité, et, aussi, les ardeurs naissantes d'une âme qui s'éveille sous un climat de feu. Comme elle s'élance,

(1) De Heredia.

cette âme, au premier appel de l'amour ! Comme elle se suspend aux lèvres trompeuses d'Armand, le bel Haïtien ! Comme elle est prête à livrer ses trésors ! Trésors dont l'ingrat est indigne ! Il part, et la délaissée vit des jours vides, le cœur à jamais refroidi.

A jamais ? Faut-il désespérer d'un cœur si jeune ? C'est le dévouement, vertu si féminine ! qui, cette fois, fera jaillir l'étincelle sacrée. Voici Mimi au chevet du neveu de sa marraine, au chevet de Julien, atteint de la fièvre jaune, terrible rançon de ces climats bénis. Elle le soigne, avec quel oubli d'elle-même ! Elle le soigne. Il guérit. Et la pitié fait naître en elle une tendre amitié. L'amitié ? Ce ne peut être l'amour. Son cœur ulcéré est fermé pour lui.

C'est l'amour cependant. C'est un amour nouveau qui recouvre insensiblement l'ancien, comme un riche terreau recouvre un sol infécond. Mais elle n'y veut pas croire. Elle a été si cruellement déçue ! Elle n'est plus l'enfant confiante qui ouvrit si vite, et si jogueusement, ses bras et son cœur ! Elle se méfie de Julien, si aimant, si sincère, si loyal pourtant ! Elle se méfie d'elle-même, toute candeur, toute pureté, toute tendresse ! Elle se méfie surtout de l'amour ! Mais l'amour, plus fort que la mort, est plus fort que la crainte de l'amour. Et comment lui résister, quand il apporte le bonheur ?

Tel est le roman de Mimi. Il nous initie aux détails les plus pittoresques de la vie guadeloupéenne.

Quoi de plus charmant que la partie de campagne Sous-le-Fort, pour la clôture du mois de Marie ! Les jeunes filles dansent au bord de la mer, les pieds nus, les joues brillantes. Elles dansent une danse lascive et sauvage, la bamboula. Mais c'est une bamboula transformée, purifiée pour ainsi dire, par leur grâce créole et leur innocence de vierges. Une mère de famille frappe complaisamment sur une casserole qui lui sert de tambour, et les refrains vont leur train, les belairs, comme ils disent là-bas :

*Vipis carême passé,
Mayombé !*

Le patois créole, un peu enfantin, est savoureux sur les lèvres des jeunes filles. Il bruit dans les éclats de rire, comme un ruisseau sur des cailloux brillants :

— Fu ! Fu ! Aïe ! Ma chai, ça ka brûlé !

Tout le monde le parle, ce qui établit dans les demeures, entre les patrons et les serviteurs, une familiarité patriarcale. La vieille Jeannine, le père Grégoire passent la soirée avec leurs maîtres, sous la véranda de la maison de campagne. Et l'on conte des contes, trois bels contes bon pou conté, et les serviteurs ne sont pas les derniers à proposer les devinettes malicieuses ! Ces mœurs patriarcales, on les trouve encore dans la coutume d'offrir pour les travaux des champs, le secours de ses bras au voisin

pressé. C'est ce qu'on appelle un « convoi ». Le convoi du père Gilot m'a rappelé certaines pages éclatantes de Tolstoï, tellement, sous la diversité des apparences, le fond est le même dans l'humanité tout entière.

Mais, sur ce fond d'humanité, M. Léon Belmont a fait courir les arabesques de ses descriptions, qui situent les scènes. La belle Pointe-à-Pître « avec ses maisons à un étage, blanches dans le lointain », les îlets verdoyants, les grands mornes couverts de manguiers et de palmistes, les champs où se bercent les cannes, tout le merveilleux panorama se développe dans la splendeur de la lumière.

Les couleurs, nous l'avons dit, ne sont pourtant point violentes. Ce ne sont pas celles qu'emploie le voyageur rapide qui, au retour veut en aveugler ses compatriotes sédentaires. Ce sont celles qu'emploie l'homme qui, accoutumé à un paysage, le peint exactement. Il est bon que les romans coloniaux soient écrits par les habitants des colonies, car il est bon de connaître les choses dont on veut parler.

M. Léon Belmont connaît admirablement le pays où il nous transporte. Il y vit; peut-être y est-il né. Il a trouvé pour le décrire, un style élégant et simple, sobre et naturel. Après l'avoir lu, on est tenté de dire avec Pascal : « On est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme ».

Maurice OLIVAIN.

MIMI

Etude de Mœurs Guadeloupéennes

PREMIÈRE PARTIE

LE MOIS DE MARIE DE MADAME MATHIAS

C'est un usage qui tend à disparaître. Pourquoi? Si nous en cherchons la cause, peut-être la trouverons-nous dans le scepticisme dont fait parade la jeunesse d'aujourd'hui.

Autrefois... Mais à quoi bon parler d'autrefois? On nous traitera sans doute de ganache? Eh bien, tant pis! Autrefois, donc, quand arrivait le mois de mai, tous, jeunes filles et jeunes gens, étaient joyeux à l'avance. C'est que, dans les familles, après souper, l'on se réunissait devant une image de la Vierge pour chanter des cantiques, réciter des prières et faire une pieuse lecture. C'était là une coutume inoffensive et charmante. Les amis de la famille prenaient part à ces fêtes; chacun se faisait un plaisir d'y assister et de mêler sa voix à celle des jeunes filles, qui, toutes plus ravissantes les unes que les autres, célébraient les louanges de la mère du Christ.

Nous le disions, cet usage tend à disparaître; il a disparu même. Les jeunes gens d'à présent ne savent faire que la « noce ». Il a fallu supprimer « *les Mois de Marie* », parce que ces Messieurs arrivaient la cigarette à la bouche, un sourire de dédain aux lèvres, le regard hardi, l'air provocateur; avec cela, des cols irréprochables, il est vrai, des vestons confectionnés chez le tailleur en vogue; mais ces poupées ridicules ne savaient être qu'inconvenantes.

Le *Mois de Marie* de Mme Mathias était le plus fréquenté de tous. La foule s'y pressait et, à voir toutes ces gracieuses jeunes filles assises autour d'une table, ayant, devant elles, l'autel resplendissant où la Vierge, souriante, tenait dans ses bras l'enfant Jésus; à les voir ainsi, on eût dit que la terre avait ravi au ciel les plus brillantes de ses étoiles.

Parmi les jeunes filles qui suivaient *le Mois de Marie* de Mme Mathias, l'une d'elles se faisait surtout remarquer par le charme qui l'entourait, par la séduction énivrante qui se dégageait de toute sa personne ainsi qu'un capiteux parfum, par sa beauté et sa grâce juvénile.

Elle s'appelait Noémie; on l'avait surnommée *Mimi*. Sa peau brune avait le velouté de la sapotille, ses grands yeux noirs, estompés de longs cils, se fixaient sur vous avec une expression tantôt hautaine, tantôt souriante, tantôt humble et craintive; ses lèvres, fermement dessinées, mais fines et spirituelles, semblaient être un doux nid de baisers; ses cheveux, d'un noir de jais, étaient

relevés, derrière la tête, en une luxuriante torsade qui laissait à découvert une nuque admirable. Sa physionomie avait parfois la rigidité du marbre; et à la voir, les yeux dans le vague, le corps immobile, pensive, muette, on l'eut prise pour une statue de la Méditation. Elle avait souvent aussi de folles joies d'enfant. Alors son regard s'animait, son sein se gonflait, son cœur battait à coups précipités et des éclats de rire sans fin entr'ouvraient ses lèvres, montrant des dents incomparables.

Elle avait seize ans, l'âge heureux où le cœur de la jeune fille s'ouvre à l'amour comme une fleur aux premiers baisers du soleil. Elle avait seize ans, et, chose étrange ! parmi tous ces jeunes gens qui l'entouraient comme une reine, empressés à contenter le moindre de ses désirs, soucieux quand sur son front se répandait une ombre chagrine, tremblants quand elle fronçait ses noirs sourcils, elle n'avait point encore fait son choix. Oui, parmi tous ces adorateurs qui se disputaient ses sourires discrets, ses moindres regards, qui l'accablaient de leurs délicates attentions, aucun n'avait fait battre son cœur ingénu. Nulle voix intérieure ne lui avait révélé ce secret si doux d'aimer. Elle ignorait l'amour. La fleur n'ignore-t-elle pas son parfum ? Elle marchait dans la vie, souriante, adorée, indifférente à tout, sauf à la fleur, à l'oiseau, au livre.

Son père était mort depuis de longues années déjà. Il était « *pacolilleur* » et avait disparu en mer, en revenant d'Antigües ou de la Dominique. Sa mère seule lui restait, Mme Savigny, une brave

femme, petite, boulotte, conservant encore des restes de beauté, coquette malgré ses cheveux blancs. Elle adorait sa fille et la produisait avec orgueil. Elle se voyait revivre dans Mimi, se souriait et se contemplait, pour ainsi dire, dans ce qu'elle appelait son œuvre.

Le soir du jour où commence ce récit, on devait entendre, *au Mois de Marie* de Mme Mathias, un jeune homme arrivé depuis peu d'Haïti et que l'on disait doué d'une très belle voix. Il s'appelait Armand Jacquemin. Mille bruits circulaient déjà sur son compte. Débarqué à la Pointe-à-Pitre avec quelques lettres de recommandation émanant des familles de la Guadeloupe qui, après le coup d'Etat de Décembre, avaient dû fuir devant la réaction triomphante et s'étaient réfugiées à Haïti, Armand n'avait pas tardé à se faire de nombreuses connaissances. Une certaine auréole de bravoure l'entourait. On le représentait comme un héros, un demi-dieu. On disait partout que, compromis dans un complot qui avait pour but de renverser le Président de la République haïtienne, il s'était enfermé dans sa maison, avait soutenu un siège en règle contre les troupes envoyées pour l'arrêter; que, ses munitions étant épuisées, il avait escaladé le mur de la maison voisine et qu'à travers mille dangers, il avait pu gagner le consulat de France où il avait trouvé asile et protection. On disait encore qu'il était très riche et qu'à la chute du Président contre lequel il avait conspiré, — chûte imminente, certifiait-on, — il était appelé à jouer un grand rôle dans le gouvernement de son pays, à occuper

sinon la plus haute, du moins une des plus importantes situations de l'Etat d'Haïti.

Armand était un grand jeune homme au teint brun. Prise dans son ensemble, sa figure avait quelque chose d'agréable et de distingué; ses cheveux étaient légèrement crépus; un feu sombre s'allumait dans ses yeux. Il avait des mains et des pieds de femme; une barbe noire, touffue, soyeuse, lui encadrait les joues. Il parlait avec volubilité, mais non sans élégance. Il citait à propos un beau vers. Ses manières étaient pleines de charme : on y sentait pourtant comme une teinte d'affectation. En somme, se voyant entouré, choyé, fêté, envié même, Armand *posait* — qu'on nous pardonne l'expression — et cela le gâtait.

Il se déclarait blasé sur toutes choses. A l'entendre, la femme n'était qu'un passe-temps, une orange que l'on jette dès qu'on en a exprimé le jus, un vêtement dont on se débarrasse dès qu'il est hors d'usage, un jouet que l'on brise le jour où il a cessé de plaire. L'amour était chose trop lourde pour ses épaules délicates, une tunique qui, semblable à celle du centaure de la Fable, ne pouvait que causer d'atroces souffrances à ceux qui avaient la naïveté de s'en revêtir. L'amitié ne lui semblait qu'un mot vide de sens, une importunité, presque une infirmité, verrue, loupe ou bosse. Quant à la politique, il l'envisageait à la mode haïtienne : renverser demain ce qu'on a péniblement édifié aujourd'hui, chasser quelqu'un pour se mettre à sa place et, dans ce va-et-vient incessant, dans ce désordre, ce pêle-mêle, ce tohu-bohu, *guiober* le plus

possible. Ces étranges théories d'Armand trouvaient des admirateurs. Mais ce n'est pas tout. Le jeune homme répétait à qui voulait l'entendre que tout son être était pétri de fiel, d'amertume, de dégoût; que l'égoïsme engendrait la sérénité de son cœur; qu'il aurait voulu planer sur l'humanité et lui faire à la face ce que fit Gulliver pour éteindre l'incendie de Lilliput.

A l'entrée d'Armand chez Mme Mathias, il y eut un mouvement de curiosité, presque de coquetterie, parmi toutes les jeunes filles assises autour de la table. Elles se penchaient, écarquillaient les yeux pour mieux voir celui qui faisait l'objet de toutes les conversations; elles se parlaient à l'oreille, avec de petits hem ! hem ! comme si la poussière leur était entrée dans la gorge, agitaient leurs éventails, se passaient la main dans les cheveux, souriaient, désireuses de se faire remarquer d'Armand. Celui-ci ne prit pas garde à ce petit manège féminin, et s'assit à la place qu'on lui désigna.

La lecture terminée, on pria Armand de chanter. Il se fit un grand silence. Jamais, de mémoire de créole, on n'avait entendu une voix aussi agréable. Cette voix était juste, veloutée, éolienne. Elle remuait les cœurs et les remplissait d'une indicible émotion.

Mimi qui, jusqu'alors, avait tenu les yeux constamment baissés; Mimi, que les regards admirateurs qui s'attachaient sur elle intimidaient et faisaient rougir, présumant que l'attention dont elle était l'objet s'était reportée sur le chanteur, se

décida enfin à jeter un furtif coup d'œil sur celui qui savait si bien s'emparer de l'âme et la détacher en quelque sorte de la terre. Elle vit Armand le regard plein de flammes, le front comme illuminé.

Combien de temps, muette et troublée, resta-t-elle à le contempler? Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle l'entendait encore, alors que depuis longtemps il avait cessé de chanter; c'est que la voix du jeune homme vibrait à son oreille comme un écho des harmonies divines; c'est qu'elle se sentait envahie par un sentiment dont elle ne pouvait se rendre compte. L'appel de sa mère l'arracha à la rêverie qui la berçait. Il était onze heures, le dernier chant s'était éteint, la dernière prière s'était envolée, le moment de la séparation était venu.

La maison de Mme Mathias s'élevait, rue des Francs-Maçons, sur un mornet qui dominait la ville. On y arrivait par un escalier aux deux côtés duquel étaient plantés des lauriers roses. On suspendait chaque soir des lanternes vénitiennes aux branches de ces arbustes.

La maison a disparu, le morne lui-même va bientôt disparaître, à son tour, sous la pioche des carriers. Les débris de la maison s'en sont allés où vont toutes choses, les débris du morne servent à réparer nos rues.

Mimi vint s'asseoir sur le petit mur qui entourait la maison et, là, rêveuse, se mit à contempler la Pointe-à-Pître endormie. On n'entendait plus les cris des vendeurs de pistaches, ni ceux des marchandes de sorbet. Dans les rues, les réverbères

brillaient ainsi que des charbons allumés. Les maisons, enveloppées des ombres de la nuit, surgissaient çà et là, pareilles à de grands fantômes. Un souffle frais, caressant, presque embaumé, passait sur la ville. Au ciel, pur de tout nuage, brillaient des millions et des millions d'étoiles. La jeune fille se laissait aller au charme prenant de cette belle nuit. Il semblait qu'elle ne fut plus de ce monde. Des esprits invisibles voltigeaient autour d'elle, lui parlant une langue qu'elle ne pouvait comprendre. Quelque chose de suave, de divin, d'indéfinissable, faisait battre plus fortement son cœur et couler plus rapidement le sang dans ses veines. Tout à coup, s'entendant appeler, elle poussa un léger cri, se retourna et tressaillit. C'était sa mère, à qui Armand donnait le bras.

— Que fais-tu là, seule? demanda Mme Savigny. Je te cherche depuis une heure.

Elle ne sut que répondre. Un frisson subit passait en elle, et tout son petit corps tremblait. Qu'aurait-elle pu répondre, d'ailleurs? La présence d'Armand avait produit en elle une sensation étrange, et glacé en quelque sorte, la parole sur ses lèvres.

— Tu ne réponds pas? reprit Madame Savigny. Figurez-vous, monsieur, dit-elle à Armand, qu'elle s'est fourré dans la tête un tas de choses plus ou moins drôles qu'elle appelle des vers et qu'elle va récitant à toute heure, à tout moment de la journée. Elle m'a même dit les noms de ceux qui ont fait ces vers; mais je ne les ai point retenus. J'ai à m'occuper d'autre chose!...

— Mademoiselle est votre fille? demanda Armand qui voyait l'embarras de Mimi.

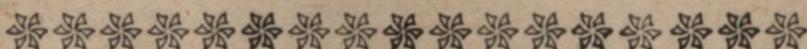
— Que je suis étourdie! s'écria Mme Savigny. Un bien vilain défaut, n'est-ce pas, monsieur, à mon âge? Oui, c'est ma fille Noémie. J'avais oublié de vous la présenter, monsieur. Elle est mon unique enfant...

Armand s'inclina. Lui qui savait si bien tourner un compliment ne trouva rien à dire. C'est que la beauté sereine de la jeune fille en imposait. Il n'avait pas été sans remarquer le coup d'œil furtif que Mimi avait laissé tomber sur lui; il l'avait vue, pendant qu'il chantait, pensive et mélancolique. Elle avait produit en lui comme une révolution. Aussi, se déroband aux compliments flatteurs de ceux qui l'entouraient, était-il venu prier Madame Savigny — qu'on lui avait dit être la mère de Mimi — de vouloir bien lui faire l'honneur d'accepter son bras pour la reconduire chez elle. Madame Savigny n'avait pas cru devoir décliner l'offre gracieuse d'Armand. Elle l'avait, au contraire, agréée avec empressement.

Quand Mimi fut seule dans sa chambre, c'est en vain qu'elle y chercha le repos. Elle demanda à son lit le sommeil, et le sommeil s'enfuit loin de ses yeux; elle éteignit sa lampe, et l'image d'Armand la poursuivait dans l'obscurité. De guerre lasse, elle alla à la fenêtre, l'ouvrit, toute palpitante des émotions qui l'assaillaient, sa poitrine se soulevant et s'abaissant tour à tour; mais, accoté à la maison d'en face, un homme était là, debout, qui, l'apercevant, tendit vers elle ses deux mains dans

un geste d'adoration passionnée. Elle referma précipitamment la fenêtre et, le cœur palpitant, alla se jeter sur son lit et se prit à sangloter dans l'ombre.





SOUS-LE-FORT

La clôture du *Mois de Marie*, chez Mme Mathias, se célébrait avec la pompe et le cérémonial habituels. Le curé, cette fois, avait honoré la cérémonie de sa présence, et un orchestre, brillamment composé, avait joué les plus beaux morceaux de son répertoire. On avait ensuite servi des liqueurs, du *chaudeau*, des bonbons et, pourquoi ne pas le dire? on avait même dansé : en tout bien, tout honneur. Mais tout ne s'arrêtait pas là pour Mme Mathias. Quoique dévote, et dévote bon teint, le *Mois de Marie* n'était à ses yeux définitivement clôturé qu'après une joyeuse partie *Sous-le-Fort* ou à l'îlet. On le savait, et voilà pourquoi son *Mois de Marie* était le plus suivi ; voilà pourquoi l'on n'y entendait pas de ces grossièretés, de ces écarts de langage dont nos jeunes gens sont aujourd'hui si friands ; voilà pourquoi tout se passait chez elle dans l'ordre le plus irréprochable. Malheur à celui qui se permettait la moindre incartade, le moindre propos

dépassant les bornes permises ! Il eût été aussitôt impitoyablement évincé.

La partie clôturant gaiement le *Mois de Marie*, était une obligation que s'imposait volontiers chaque année Mme Mathias, et à laquelle elle ne manquait pour rien au monde. Aussi, le premier dimanche de juin, avait-elle convoqué le ban et l'arrière-ban des chanteurs et chanteuses pour l'accompagner Sous-le-Fort. Tous, on le comprend, avaient été exacts au rendez-vous. Mais, avant de se mettre en route, il fallait assister à la messe matinale de cinq heures. Dame ! la mère Mathias n'entendait point raillerie sur ce sujet. « Avant les plaisirs, le bon Dieu », disait-elle. A son avis, c'était le plus sûr moyen de bien s'amuser et d'éviter tout malheur, tout accident.

Après la messe, on prit la route de Sous-le-Fort. En avant marchaient les domestiques chargés d'immenses *trays* contenant boissons, victuailles et ustensiles de cuisine. Puis venaient les jeunes filles se donnant le bras, heureuses, humant l'air du matin, courant comme de jeunes cabris, riant aux éclats, déjà folles de joie et de plaisir. Derrière elles se tenaient les mamans pleines de gravité, parlant bas, cancanant, allant trotte-menu. Ensuite arrivaient les jeunes gens auxquels s'étaient joints les pères, causant politique, fumant, ayant déjà *décollé le maboüya*. En les voyant passer, les gens du Gosier qui se rendaient au marché, s'arrêtaient et s'écriaient avec étonnement :

— *Té ça mounes, bon Dié Seingnai ! la Jo kallé con ça ?*

On avait acheté à une marchande tout le lait qu'elle portait à la ville. Aussi s'empressa-t-on, à peine arrivés à l'endroit convenu, de préparer la *bavaroise*. Tandis que ces dames se reposaient, ces messieurs abattirent des branches d'arbres à l'aide desquelles ils élevèrent un vaste ajoupa. Assises sous les raisiniers du rivage, les jeunes filles formaient des groupes gracieux, à tenter le pinceau d'un peintre. Elles devisaient entre elles, caquetant et coquetant. La mer venait battre le bord; un vent sec et pur fouettait le visage; au loin, des voiles se montraient, semblables à des oiseaux rasant la surface de l'eau; elles étaient tantôt cachées par les vagues, tantôt élevées sur leur crête écumante.

Le lecteur a sans doute deviné que, parmi les invités de Mme Mathias, se trouvaient Armand et Mimi. Le jeune homme avait continué chaque soir à offrir l'appui de son bras à Mme Savigny et celle-ci l'avait autorisé à venir la visiter de temps à autre. Armand n'avait jusqu'ici que très discrètement usé de l'autorisation; mais les rares visites qu'il avait faites chez Mme Savigny avaient déjà produit leur effet et une sorte de douce intimité s'était établie entre Mimi et le jeune homme.

Si blasé que se dise un homme, si bas que soit tombé son cœur, il reste toujours en lui une corde, détendue si l'on veut, mais qui peut vibrer encore au moindre pincement, à la plus légère sensation. Si dégoûté des femmes qu'il fut, si méprisables qu'il les trouvât, Armand sentait de temps en temps trembler rapidement en lui cette corde

détendue dont nous parlons. C'était quand, sur sa route, il rencontrait une de ces figures poétiques qui semblent se trouver à l'étroit sur la terre, quand passait devant lui un de ces êtres angéliques que notre air suffoque, que l'on voit pâlir, languir, se courber enfin tristement pour mourir, pareils aux fleurs qui, faute de soleil et de rosée, se fanent, se dessèchent et s'effeuillent.

Nous l'avons dit, Mimi avait produit toute une révolution dans l'esprit d'Armand. Celui-ci l'aimait-il? il n'en savait rien lui-même. Si on le lui eût demandé, il eût certainement répondu non. Il ne se rendait pas compte du sentiment qui l'agitait. C'était en lui un mélange de passion et de désir, de désir surtout. Quoiqu'il en soit, du lieu où il se trouvait en compagnie d'autres jeunes gens, il jetait de rapides regards vers le groupe où se trouvaient Mimi et ses compagnes et, quand son regard rencontrait celui de la jeune fille, il lui semblait qu'une étincelle électrique avait touché son cœur.

— Un canot ! un canot !

A ce cri, tout le monde se précipita vers la plage où s'échouait en ce moment une embarcation. C'étaient des pêcheurs qui venaient offrir des *cayeux*. On en acheta, on les fit rôtir, on les mit en sauce, en *diable*, où dominait le piment. Un spectacle bien divertissant s'offrit alors. Chacun avait devant lui, soit une assiette, soit une simple feuille de raisinier, se disposant à manger le plus de *cayeux* possible. Le piment brûlait. On entendait des : *fu ! fu !* des : *âie ! ma pauve ! âie ! ma chaî, ça*

ka brûlé! le tout accompagné de francs éclats de rire.

Puis l'on se mit au bain. Quel coup d'œil plus enchanteur que celui de ces jeunes filles, les unes se laissant bercer mollement par les flots, les autres s'aventurant à petits pas craintifs au milieu de l'élément liquide! Quand les lames les soulevaient leurs petits cris de terreur faisaient sourire. Le soleil les inondait d'un flot de clarté et faisait étinceler, comme des diamants, les perles d'eau semées dans leurs cheveux. Qu'elles étaient belles! Quelle douce ivresse s'épanouissait dans leur clair regard! Comme la vague se faisait caressante pour leur plaisir! Avec quel amour le flot enveloppait leurs beaux corps, les flattait en quelque sorte comme un chien soumis! A les voir ainsi, s'ébatant sur l'eau, on eût dit une volée de cygnes.

Le bain avait creusé l'appétit. Aussi salua-t-on des plus joyeux cris les pyramides toutes fumantes encore de bananes et de fruits à pain; on fit le meilleur accueil au calalou noirâtre et onctueux au milieu duquel trônait majestueusement un imposant morceau de petit-salé. Et la morue boucanée! et les avocats! et la farine trempée! comme on se jeta dessus! Et le *matété à crabes!* et les patates et les maquereaux! et le court-bouillon de *vieilles*, au riz! et les ignames *reinté-nègre* toutes ruiselantes de graisse de bœuf-salé! Quelle fête! Il y en avait pour tous les goûts. Assurément, les fameuses noces de Gamache décrites avec tant de complaisance par l'auteur de Don Quichotte, les plus abondants menus de Gargantua, n'auraient

pu soutenir la comparaison avec ce qui se voyait là, sous ces raisiniers aux larges feuilles, sur ce rivage riant et ensoleillé.

— Si nous dansions? dit quelqu'un, le repas terminé.

— C'est cela, s'écriait-on à l'envi, c'est cela!

— Mais nous n'avons pas ici un seul instrument de musique, fit remarquer un vieux papa jovial.

— Qu'à cela ne tienne, protesta la jeunesse, nous danserons la *bamboula*.

Une maman se dévoua. Elle prit un vase en fer-blanc qu'elle se plaça sur les genoux, puis bravement, des deux mains, de toutes ses forces elle se mit à taper la *bamboula* sur la casserole.

— Quel *bel air* désirez-vous? demanda un jeune homme qu'on avait surnommé La Ficelle, et qui était le boute-en-train de la bande.

— Ce que vous voudrez, lui répondit-on.

La Ficelle chanta :

Dipis carême passé,
Mayombé!

— Non, non, pas cela! lui cria-t-on.

La Ficelle se reprit :

Blick! blach! vieux cô, jeunes gens,
Entention! moin ké dévoilé...

— C'est trop vieux! protestait-on.

— Vous êtes bien difficiles, mes petits enfants, répliqua la Ficelle. Que faut-il donc vous chanter? Ah! tenez, cette fois, j'ai votre affaire, je crois.

Et il commença :

Solo dit moin li pas aimmé gendames,
Solo dit moin li pas aimmé n'hommes à galons,
Solo dit moin li pas aimmé z'officié,
Gendame-là quienne li au jé...
Et les eumemis ka réjouï yo,
Solo !

On s'était mis à danser et les voix d'hommes mêlées aux voix de femmes, le refrain du bel air fut chanté en chœur. Toutes ces jeunes filles étaient pieds nus. La robe légèrement relevée et laissant voir les fines attaches de leurs jambes, les yeux pleins de feu, les narines dilatées, la bouche entr'ouverte et buvant le grand air, les cheveux à demi dénoués, le sein gonflé, les poings aux hanches, tantôt pirouettant, tantôt *grageant*, on les voyait tout entières à l'éniurement, nouveau pour elles, de la *bamboula*. Certes, elles ne la dansaient pas dans les règles, elles n'y apportaient pas l'ardeur lascive qui en est le caractère propre ; mais cela ne prêtait que plus de charme à leurs mouvements souples, légers, gracieux, d'un abandon plein d'ignorance.

Après, vint la *biguine*, d'origine anglaise, qui n'est, en quelque sorte, que la *bamboula* perfectionnée, civilisée. La Ficelle nageait dans son élément. Au milieu des éclats de voix, d'un tohubohu indescriptible, des cris de plaisir des danseurs, on l'entendait commander en imitant les *ménétriers* sur un ton de fausset : « *Chassez-croisez, les huit ! balancez vos dames ! en avant les quatre z'autres qui n'ont pas l'encore l'été* ».

Le flot avait poussé sur le sable de la plage une épave, un énorme tronc d'arbre. Mimi alla s'y asseoir. Un coquet foulard se nouait autour de sa tête; ses manches, larges et flottantes, laissaient voir ses bras d'une forme exquise que recouvrait un duvet léger, fin et soyeux; ses lèvres avaient la fraîcheur et l'incarnat d'une rose nouvellement épanouie; à travers son corsage on voyait battre son sein. De son pied nu, que le flot venait baiser en amant craintif, elle fouillait le sable, mettant à découvert les petits coquillages nacrés qui y étaient enfouis. Le ciel se teignait d'un bleu-tendre, le soleil coulait de doux rayons, la brise de mer, perdant de son âpreté, devenait plus caressante, une chaleur saine vous envahissait tout entier.

Armand vint se mettre à côté de Mimi.

— Vous êtes fatiguée, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle, je n'en pouvais plus. J'étais essouffée, et j'ai éprouvé le besoin de me reposer.

— Vous me permettez, n'est-ce pas, de vous tenir compagnie?

— Je le veux bien, monsieur Armand, fit-elle d'une voix où perçait un léger tremblement.

Il y eut un long silence. Armand ne savait que dire. Depuis le matin il n'avait que rarement adressé la parole à la jeune fille. Il se sentait surveillé. Ses amis avaient remarqué la *bonne mine* qu'il faisait avec Mimi. Il en était donc amoureux? Son cœur, qu'il disait invulnérable à la passion, au sentiment, s'était-il enfin ouvert? La femme

n'était donc plus pour lui un objet de mépris et de dégoût, puisqu'il aimait, puisqu'il le laissait voir si ouvertement? On le raillait; il le savait et n'en continuait pas moins à aimer Mimi de cet amour étrange ou le désir de la possession dominait surtout. Voilà pourquoi, en présence de la jeune fille, il se sentait tout autre, les paroles expiraient sur ses lèvres.

Mimi, la première, rompit ce silence pénible.

— Vous amusez-vous depuis ce matin? lui demanda-t-elle.

— Tout ce que je vois, tout ce qui se passe, mademoiselle, est nouveau pour moi, lui répondit-il, et je m'amuse beaucoup.

— Vous n'avez presque pas dansé, objecta-t-elle. La *bamboula* de la Guadeloupe diffère-t-elle de celle d'Haïti?

— Non, c'est à peu près la même chose; mais, vous voyant seule, j'ai préféré venir m'asseoir près de vous.

— Vous êtes bien aimable, fit-elle en rougissant jusqu'au blanc des yeux, mais pourquoi vous priver ainsi de l'agrément de la danse?

— La danse? fit-il d'une voix basse et caressante. Vous voir, vous entendre, respirer le parfum pénétrant qui se dégage de toute votre personne, peut-il y avoir pour moi plaisir plus agréable!

— Vrai? dit-elle ingénument, tandis qu'un charmant sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— Pouvez-vous en douter? fit Armand sur un ton de doux reproche. Ne savez-vous pas, n'avez-

vous donc pas deviné que vous êtes tout pour moi?

— Monsieur Armand, fit-elle en portant la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements, ne parlez pas ainsi, je vous en prie.

— Et pourquoi? lui demanda-t-il. Mes paroles vous auraient-elles offensée? Non, n'est-ce pas? Et puis, continua Armand après un court silence, il faut que vous le sachiez, je ne puis garder plus longtemps le secret qui me dévore. J'étais seul. J'allais mon chemin, le cœur brisé de dégoût et d'ennui. Vous m'êtes apparue, et, aussitôt, s'est opéré en moi quelque chose dont je ne puis me rendre compte. Votre présence a produit sur moi un effet salutaire; il m'a semblé que la vie s'embellissait, qu'il était plus doux de vivre; l'espérance que je croyais bannie, est revenue dans mon cœur, l'inondant de rayons lumineux. C'est qu'avant de vous avoir rencontrée, je marchais sans but, sans espoir. Les misères, les infamies, les lâchetés, les bassesses, les haines, les abandons, tout cela m'avait rendu cruel, m'avait fait prendre en mépris profond ceux qui marchaient à mes côtés. Me voilà redevenu bon, et c'est vous qui avez opéré ce miracle. Les ténèbres qui m'envahissaient ont disparu à la clarté souriante que vous répandez autour de vous. Je sens moins d'amertume monter de mon cœur à mes lèvres; je n'ai plus qu'une pitié émue quand, sur mes pas, je rencontre une de ces immondices dont la vie est faite; une paix sereine est descendue en moi et semble me baigner tout entier. C'est vous, je le répète, c'est vous, vous seule, qui avez opéré ce changement inespéré.

La voix d'Armand avait des vibrations étranges. Elle berçait mollement Mimi, comme un petit enfant dans les bras de sa mère. La jeune fille écoutait, rêveuse. Un vague sourire se dessinait sur ses lèvres. Elle écoutait sans entendre.

— Aussi, reprit Armand, je vous bénis et je... vous aime !

Elle poussa un léger cri et voulut se lever, mais Armand la retint. Une pâleur de marbre couvrait son beau visage ; sans savoir pourquoi, elle sentait des larmes lui monter aux yeux, de légers frissons couraient dans ses veines et la secouaient fiévreusement.

— Oh ! calmez-vous, lui dit Armand, qui s'était aperçu de son trouble, calmez-vous et si je vous ai offensée, c'est à genoux que je vous en demande pardon. Mais, après tout, ajouta-t-il d'une voix étranglée par l'émotion, pourquoi vous cacher plus longtemps que je vous aime ? Suis-je donc indigne de vous aimer ? Dédaigneriez-vous mon amour ? auriez-vous le triste courage de me rejeter dans les sombres profondeurs de l'abîme où je me débatais comme un naufragé perdu au milieu de l'océan. Pourquoi aussi m'avez-vous troublé, vous êtes-vous emparé de moi tout entier ? Pourquoi, quand je venais pour la première fois chez Mme Mathias, avez-vous laissé tomber sur moi ce regard qui m'a révélé tout un monde jusqu'alors inconnu ? Vous le voyez, c'est vous qui avez tout fait. Avant de vous connaître, je ne savais pas ce qu'il y avait de cruel et de doux en même temps dans ce seul mot : amour ! J'ignorais ces frémissements subits, ces

sensations étranges, ces brûlures cuisantes, ces accès fous qui s'emparent de notre être, et le torquent, et le secouent, et le brisent, comme l'arbre battu par l'ouragan. J'allais devant moi, oh ! pardon ! obtenant des femmes ce que l'on peut obtenir, riant quand elles me disaient : je t'aime ! insensible, indifférent, qui sait ? peut-être même cruel et méchant. J'allais un sourire de dédain aux lèvres, sceptique, cynique, menteur. Mais je vous ai rencontrée, il s'est opéré en moi un effondrement. Votre regard, naïf et tendre, m'a rendu meilleur ; votre bon sourire d'ange, a ramené le calme en moi ; vos paroles, comme un froufrou d'ailes, ont caressé doucement mon cœur ; votre geste m'a montré le ciel. Je me suis mis à vous aimer et je vous aime, Mimi... Mais comment vous le dire, comment vous l'exprimer ? Notre pauvre langue humaine est impuissante à rendre tout ce que je ressens quand je vous vois.

Il lui prit la main, l'attira à lui, la contemplant d'un air extasié. Elle s'abandonna sans prononcer une seule parole, tandis qu'un frisson lui courait par tout le corps.

— Vous ne répondez pas, mademoiselle, dit Armand avec tristesse ? Je le vois, j'ai eu le malheur de vous déplaire. Vous m'aviez donné la foi, vous me la reprenez. J'ai cru un instant au bonheur, et vous m'arrachez ma croyance. Je me sentais redevenir bon, et vous me rendez plus méchant que je n'étais. Mon cœur prenait déjà un nouvel essor et vous le replongez dans la désespérance. Je touchais au ciel, et vous me précipitez

brusquement sur la terre. Je faisais un rêve, un doux rêve et vous me rappelez cruellement à la réalité. Merci, et puissiez-vous mademoiselle, n'avoir jamais, le cœur brisé comme le mien l'est en ce moment par vous !

Il allait se lever ; mais, brusquement, Mimi le retint.

— Ecoutez, monsieur Armand, fit-elle d'une voix brève, angoissée. Si vous m'aimez, je crois, moi aussi, que je vous aime. Je dis : *je crois*, parce que je n'ai encore aimé personne. Je ne sais pas ce que c'est que l'amour. Tout à l'heure, en vous écoutant, je me disais que les impressions que vous ressentez sont celles que j'éprouve. Si c'est là aimer, eh bien ! oui, je vous aime de toutes les forces de mon être, je vous aime depuis le jour où je vous ai vu pour la première fois ! je vous aime ! je vous aime !

Sa voix avait maintenant une gravité douce, une tendresse exquise ; et son regard, limpide comme un beau ciel clair, s'attachait sur Armand qu'un bonheur intense envahissait.

— Oh ! merci, dit Armand en pressant doucement la main de la jeune fille, merci, merci ! Tu es le phare allumé dans la nuit sombre où je marchais sans guides, sans espoir, sans consolation ! Ta main bienfaisante a su me retenir au bord de l'abîme où, de nouveau, j'allais m'engloutir à jamais, ta voix m'a rendu le repos ! merci ! tu m'as ramené la foi bannie, l'espérance envolée !

Mimi souriait de ce sourire des vierges, attachant et doux ; et son cœur bondissait de joie en entendant les paroles d'Armand.

Ils restaient là, plongés dans une sorte de contemplation extatique; ils ne se sentaient plus vivre; l'univers avait disparu à leurs yeux. La voix de La Ficelle les arracha brusquement à leur rêverie.

— Tiens, tiens, tiens! que faites-vous là, mes petits agneaux? fit le grand jeune homme avec son sans-gêne habituel. De la poésie? Une idylle, quoi! Assez causé comme cela! Vous êtes des fiers, vous autres, et des ingrats, vous nous avez abandonnés. Mais ça ne peut pas durer! la danse vous réclame.

Et, leur prenant la main, il les força à se lever puis, tout courant, les entraîna dans le groupe des danseurs.

Mimi avait besoin d'être seule. Tout ce bruit l'étourdissait, l'énervait. Elle parvint à s'échapper et alla s'asseoir de nouveau sur le tronc d'arbre où elle avait reçu la déclaration d'Armand et avait, à son tour, ouvert son cœur au jeune homme. Elle se laissa aller au cours de ses pensées, ainsi qu'une barque emportée par les flots. Ne se trompait-elle pas? Avait-elle bien compris? C'était la première fois qu'elle entendait ces mots d'amour qui remuent si profondément le cœur. Ainsi, elle était aimée? Je t'aime! avait murmuré Armand à ses oreilles charmées. Ces mots, elle se les répétait avec une sorte d'ivresse. Elle était heureuse de les avoir entendus. Ils étaient comme le frémissement d'ailes de légers oiseaux invisibles. Elle se tâtait, étonnée, et ces paroles d'amour qui venaient de frapper son oreille, qu'une voix trem-

blante, craintive comme celle d'un enfant, avait balbutiées tout bas, ces paroles étaient un baume magique et plein de douceur qui rafraîchissait et raffermissait son âme. Aimer ! être aimée ! quelle plus douce joie ! Des perspectives infinies s'ouvraient devant elle. Aimer ! n'était-ce pas une vie nouvelle qui lui souriait et lui tendait les bras ?

Ebranlée par toutes ces pensées, Mimi avait des envies folles de se lever, de courir vers ceux qui, là-bas, ivres de plaisir, ne s'étaient pas aperçus de son absence et de leur crier : « Armand est à moi, je l'aime, je l'adore, il fait ma joie et mon orgueil ».

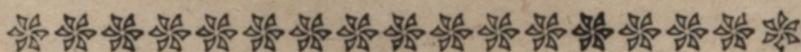
Maintenant, ce n'était plus la *biguine* que l'on dansait. Sur l'avis de La Ficelle, on avait formé une ronde et tous ces grands enfants, les yeux brillants, les cheveux au vent, aspirant, jusqu'à l'ivresse, l'air chargé de saines effluves, chantaient à pleine voix :

Papa m'défend d'aller z'au bois,
Maman m'défend d'aller z'au bois,
Voilà c' que c'est d'aller z'au bois,
Nous n'irons plus z'au bois,
Les lauriers sont coupés !
J'ai entendu l' tambour qui bat,
C'est mon amant qui m'appelle...
Baisez qui vous plaira
Pour soulager votr' cœur-re
Cavalier, pardonnez-moi
Si j'ai baisé Camille...
Mam'zelle entrez dans la danse,
Examinez la cadence

Fait's ici trois révérences,
Embrassez qui vous plaira !...

Mimi les regardait tourbillonner comme des
feuilles entraînées par le vent, tandis qu'un sourire
lumineux illuminait ses lèvres.





VOS INTENTIONS

La nuit tombait.

Accoudée à sa fenêtre, Mimi explorait du regard la rue de Nozières par où Armand venait d'ordinaire. Une vive impatience, mêlée d'inquiétude, éclatait dans ses yeux.

Que s'était-il passé? Pourquoi ce retard? L'avait-il délaissée? Un malheur lui serait-il arrivé? Peut-être s'oubliait-il auprès d'une autre? Serait-il déjà infidèle? Elle se posait toutes ces questions à la fois sans pouvoir ni vouloir les résoudre.

Elle l'a aperçu. C'est lui, c'est bien lui! Elle descend l'escalier en toute hâte et, sans même prendre garde à sa mère qui, assise dans un fauteuil, caresse du bout de son éventail un magnifique ara juché près d'elle sur un perchoir d'acajou, elle va à la porte du salon, l'ouvre et tendant aussitôt la main au jeune homme :

— Enfin, vous voilà? lui dit-elle d'un ton de doux reproche.

— Me suis-je donc fait attendre? fit Armand en pressant doucement la main de Mimi.

— Ingrat! vous osez le demander encore? D'abord, vilain méchant, allez présenter vos hommages à ma mère. Bien! maintenant venez vous asseoir là, près de moi et répondez à ma question.

— A vos ordres, *monsieur le Juge d'instruction*, fit Armand en éclatant de rire.

— Ah! vous riez, monsieur? dit-elle. Vous voulez sans doute vous moquer de moi? Nous l'allons voir. D'où venez-vous?

— Du Café Américain, répondit Armand.

Elle esquissa une petite moue charmante.

— Je croyais que vous n'alliez pas au café? dit-elle.

— Rarement; mais, je vous l'avoue en toute humilité, j'y vais. Que voulez-vous, ma belle adorée, il faut bien passer son temps! Je n'irais pas au café si je pouvais être toujours à vos pieds; mais, vous le savez bien, la chose est impossible, hélas! Figurez-vous, chère Mimi, continua-t-il en adoucissant de plus en plus le timbre déjà si doux de sa voix, que je me promenais sur la Place de la Victoire en attendant l'heure où vous me permettez de me présenter ici. J'arpentais fièvreusement l'Allée des Veuves quand je fus abordé par La Ficelle. Il y avait à l'église, je ne sais trop quoi, une cérémonie quelconque...

— Et vous avez été à l'église? fit la jeune fille en l'interrompant.

— Pas précisément; je suis resté à la porte avec La Ficelle en attendant la sortie.

— Vous avez vu les belles dames, les gracieuses demoiselles? demanda-t-elle d'un petit ton jaloux.

— Oui, j'en ai vu beaucoup; mais c'était vous que je cherchais.

— A la bonne heure, fit-elle en frappant l'une contre l'autre ses deux petites mains, tandis qu'un joyeux sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— Ce spectacle de la sortie de l'église est charmant, continua Armand. C'est la première fois, depuis mon arrivée dans votre belle ville, que j'y ai assisté. Aussi, quel plaisir ai-je pris à voir ces dames descendre, les unes lentement, majestueusement, les autres avec la légèreté de l'oiseau, les larges degrés du porche! Il y aurait là toute une étude à faire. A mesure qu'elles passaient devant nous, La Ficelle me les nommait. Il connaît tout le monde! Mais là, vraiment, ce qui m'a le plus amusé, ce sont les élèves de l'externat des Sœurs de Saint-Joseph. Elles allaient par couples, les petites derrière, les grandes en tête. Celles-ci surtout ont attiré mon attention. Tout en ayant l'air de baisser les yeux sous le regard sévère de la sœur qui marchait à côté d'elles, on les voyait, s'essayant déjà à la coquetterie, faire la bouche en cœur, arranger leur *capoul*, tenir un bout de leur ceinture et balancer la main, prendre des poses, jetant à la dérobée un regard aux petits bonshommes, leurs *bonnes mines*, sans doute, comme vous dites ici, qui, debout sur le trottoir, les regardait passer, la cigarette aux lèvres, l'œil brillant.

— Que vous êtes méchant! fit Mimi que les paroles d'Armand avaient mise en bonne humeur.

— Méchant? je le fus, oui, mais, je ne le suis plus. Dites : observateur plutôt.

— Et qu'avez-vous fait au Café Américain?

— Une heure durant, j'ai tenu tête à La Ficelle, au billard, et j'ai avalé un verre de l'affreuse boisson que l'on désigne ici sous le nom d'absinthe amère, pouah!

— C'est tout?

— C'est tout.

— Voulez-vous me faire un plaisir, Armand?

— Que ne ferais-je point pour vous être agréable, mon ange aimé!

— Flatteur, va! dit-elle en le poussant légèrement, tandis qu'un immense bonheur, comme une fusée, éclatait dans ses beaux yeux noirs.

— Eh bien? que me demandez-vous? interrogea Armand.

— C'est vrai! j'oubliais déjà. Eh bien! je vous demande de n'aller jamais assister à la sortie des offices, sauf lorsque vous saurez que je suis à l'Eglise.

— Vilaine jalouse, dit Armand, on fera selon vos désirs.

— Ensuite...

— Comment! il y a un *ensuite*? fit le jeune homme, voyant qu'elle s'arrêtait.

— Ensuite, reprit-elle vivement, vous me promettez de ne plus aller au Café?

— Je vous le promets, dit Armand en se grattant la tête du bout du doigt, mais prenant bravement son parti.

— Le tout n'est pas de promettre, mon ami, mais encore, et surtout, de tenir,

— Promettre et tenir ne sont pour moi qu'une seule et même chose, pour vous être agréable.

— De plus...

— Ah! cela devient de l'exigence! fit Armand en l'interrompant.

— Regretteriez-vous déjà ce que vous venez de me promettre? lui demanda Mimi. N'avez-vous pas dit que vous feriez tout pour m'être agréable?

— Oh! pardon, ma bonne petite fée, fit Armand en lui prenant les mains qu'il pressa longuement dans les siennes, ce n'est qu'une plaisanterie que j'ai voulu vous faire.

— A la bonne heure, s'écria Mimi toute joyeuse! D'ailleurs, rassurez-vous, je n'allais pas vous demander l'impossible, Armand, mais bien de me chanter tout bas, bien bas, pour moi seule enfin, *Rappelle-Toi*, de Musset. Le voulez-vous, dites?

— Je vous le répète, Mimi, vos moindres désirs sont pour moi des ordres, répondit le jeune homme. Ordonnez, et j'obéirai toujours, toujours, toujours.

— Que je vous aime, Armand! murmura-t-elle avec une voix d'une séduction exquise.

— Oh! dites-moi, dites-moi encore que vous m'aimez, que vous n'aimez que moi seul, s'écria-t-il. J'ai besoin, afin de savoir que je ne fais pas un rêve, que vous me le répétiez souvent, bien souvent.

— Je vous aime, Armand, dit-elle en tendant vers lui sa jolie tête comme pour l'inviter à y déposer un baiser, je vous aime et veux vous aimer toujours.

— Vous me faites mourir de joie, dit Armand.

souriant, heureux et plongeant son regard dans les yeux noirs de Mimi !

— Vrai ? fit-elle ingénûment, c'est bien vrai ce que vous me dites ?

— Doutez de tout, Mimi, doutez de Dieu même, si vous le voulez ; mais ne me faites jamais l'injure de douter de mes paroles.

— Que vous êtes beau, dit-elle au jeune homme, quand vous parlez ainsi ! Vous avez alors des flammes dans le regard, votre voix a une gravité tendre qui pénètre le cœur, et l'on se sent tout autre en vous écoutant. Dieu vous a comblé de dons heureux, Armand, car, outre la beauté, il vous a encore accordé l'élégance et l'esprit.

— Eternel féminin ! fit Armand comme se parlant à lui-même. O femmes ! êtes-vous donc toutes les mêmes ? Serait-il vrai que, la plupart du temps, vous n'aimiez un homme que pour les vêtements qu'il porte, parce que sa tournure vous paraît élégante, sa démarche imposante et fière ? Serait-il vrai que cet homme, fut-il perdu de réputation, fût-il un sot, un fat, un vaniteux, vous l'aimeriez encore pour la coupe de ses vêtements, sa tournure, sa démarche ? O Sphinx ténébreux dont les griffes roses toujours posées sur nos cœurs les égratignent, les déchirent, les dépècent, ne laisseriez-vous jamais deviner l'énigme que vous portez en vous ? Quoi ! si l'on vous parle d'un être réunissant les qualités qui font l'honnête homme et l'époux aimant ; si l'on cherche à vous intéresser à l'une des humbles fleurs qui poussent à l'ombre et, comme la violette, ne se révèlent que par le parfum qu'elles

exhalent, vous éclatez de rire! De quel étrange mystère êtes-vous donc pétris?

— Que dites-vous là tout bas, Armand? demanda Mimi qui, depuis un moment, suivait le mouvement des lèvres du jeune homme, et l'écoutait sans pouvoir le comprendre.

— Je me disais que l'amour est étrange, aveugle et que vous me flattez beaucoup trop, Mimi,

— Quoi? c'est là tout ce que vous disiez?

— Non, ce n'est pas tout, car je me disais encore que vous m'avez prié de vous chanter *Rappelle-Toi* et qu'il fallait m'empreser d'acquiescer à votre prière.

Tandis que Mimi posait ses deux mains sur l'épaule d'Armand et le regardait de ses yeux noirs passionnés, le jeune homme se mit à chanter tout bas, bien bas, comme Mimi le lui avait recommandé cette romance dans laquelle un grand poète et un grand musicien ont mis toute leur âme et qui trouvera toujours un écho sympathique dans les cœurs aimants et malheureux.

Mais l'heure de la séparation était arrivée. Elle sonnait, lente et triste, à l'horloge de l'église. Nos jeunes gens se regardèrent et une ombre de chagrin passa dans leurs yeux. Quoi! déjà! il fallait se séparer! ne plus se revoir jusqu'au lendemain!

Armand se leva et alla saluer Mme Savigny. Celle-ci, on l'a vu, n'avait pris aucune part à la conversation des deux amoureux; elle avait semblé même n'y prêter la moindre attention. Tantôt agaçant l'oiseau au brillant plumage qu'elle avait devant elle, tantôt les yeux perdus au pla-

fond, tantôt frappant de son éventail le bout de ses doigts, tantôt le menton appuyé dans la paume de la main, elle s'était renfermée, comme à dessein, dans un mutisme absolu.

— Asseyez-vous près de moi, Monsieur Jacquemin, dit Mme Savigny à Armand au moment où celui-ci, après avoir pris congé d'elle, allait se retirer.

Armand obéit.

— Ma demande, commença Mme Savigny avec une légère hésitation dans la voix, vous paraîtra... comment dirai-je, monsieur Jacquemin? vous paraîtra, sans doute, indiscrete; mais vous l'excuserez, j'en suis certaine, en pensant que c'est une mère qui vous l'adresse.

Il y eut, après ces paroles, un court moment de silence. Armand attendait, anxieux. Puis, brusquement, à brûle-pourpoint :

— Quelles sont vos intentions à l'égard de Mimi, monsieur Jacquemin, demanda Mme Savigny au jeune homme?

— Les *intentions*!!!

Qui, de nos lecteurs, même une fois dans sa vie — une fois de trop, bien certainement — ne s'est pas entendu poser la question que Mme Savigny adressait à Armand?

Les *intentions*? Quelle drôlerie! Encore une invention de quelque vieux papa ou de quelque maman dont la fille non seulement coiffait, mais habillait Sainte-Catherine et confectionnait des *culottes aux macaques*.

Les *intentions*! Vous êtes reçu dans une maison,

vous avez le malheur d'y aller passer vos soirées, il y a là des jeunes filles dont la société vous plaît, l'une d'elles attire vos attentions, non pas que vous l'aimiez, mais parce que chacun ici-bas a ses petites préférences ou sa petite préférée, comme vous voudrez — et voilà qu'un beau jour, au moment où vous vous y attendez le moins, comme une tuile qui vous tomberait sur la tête, la maman — car c'est toujours la maman qui se charge en ce cas de la besogne — vous mène à l'écart, et, mystérieusement, vous dit :

— Quelles sont vos intentions, monsieur?

Vous tombez des nues, évidemment; vous ouvrez de grands yeux; vous vous tâtez pour vous assurer que vous ne rêvez pas; vous êtes un nouveau saint Laurent; vous balbutiez; vous ne savez que dire; votre embarras éclate au grand jour.

— Je me permets de vous faire cette question, reprend la maman, parce que, depuis quelque temps, je constate que vous réservez votre préférence pour... Et la maman nomme sa fille.

— Mais, dites-vous...

— Il n'y a pas de *mais*, reprend la maman, en vous interrompant, je sais tout, vous dis-je.

— Et que savez-vous, bon Dieu?

— Je sais que vous aimez ma fille; qu'elle ne vous dédaigne point; que vous êtes un *gentil garçon*, pas riche, c'est vrai, mais honnête et laborieux. Vous et ma fille, vous feriez un couple charmant. Vous n'aurez à vous occuper de quoi que ce soit : la tante Simonne a promis les meubles. Quant au logement et à la nourriture...

Une fois partie, la bonne femme continue sur ce ton, vous faisant l'énumération des brillantes qualités de sa fille comme un commerçant qui vente la supériorité de ses produits.

— Mais, madame, faites-vous ahuri, je vous le jure, je n'ai jamais pensé...

— Ah! bah! s'écrie-t-elle en tombant comme de son haut et ne vous laissant pas le temps d'achever, vous n'avez jamais pensé... à épouser ma fille, sans doute? C'est ce que vous voulez dire? Eh bien! monsieur, je vous en prie dès aujourd'hui de cesser vos visites ici.

Il est vrai de dire, et cela pour être juste que les scènes de ce genre ne sont après tout que la conséquence de nos mœurs actuelles.

Nous allons soulever bien des clameurs, on va crier *haro sur le baudet*; mais, il faut le reconnaître, on ne vit aujourd'hui que de médisance. Quelque anodine qu'elle soit, la médisance fait toujours son chemin. Cancaner, médire, c'est le propre des petites villes... et des grandes. Savez-vous rien de plus agréable, en effet, que de s'occuper des affaires des autres? Est-il une volupté plus savoureuse que d'égratigner son prochain, quitte à lui sourire et à lui faire mille protestations d'amitié à la première rencontre?

Et puis, dans ce pays où la vie est souvent, pour ne pas dire toujours, d'une monotonie désespérante, où chacun vit chez soi comme l'escargot dans sa coquille, où l'annonce d'un bal, d'une soirée, d'une réception d'amis, constitue un événement — dans ce pays où, les uns, au lieu de mar-

cher en avant, de se faire les champions du progrès, s'attardent à regarder en arrière, regrettant un passé qui leur échappe, où le préjugé, quoi qu'on en dise, quoi qu'on veuille faire entendre, domine souverainement, à tel point que l'air que l'on respire est plein de préventions, que ceux-là mêmes qui, la veille, nous ont appelés frères (ô ironie!) dans une loge maçonnique, se détournent de vous, le lendemain, pour ne point vous saluer ou vous serrer la main; — dans ce pays que la nature a fait si beau, si souriant, si poétique, si fécond, et qui serait heureux et prospère si tous ses enfants mettaient leurs cœurs à l'unisson; — dans ce pays, disons-nous, où l'on ne trouve nulle part trace de société, où l'on semble même s'éviter, se fuir, il faut bien que l'on s'occupe de quelque chose. De là les racontars, les cancans, les médisances. La mère de famille quitte son ménage pour s'informer de ce qui se passe dans celui d'à-côté; la jeune fille, inactive, oisive, le plus souvent ne sachant à quoi occuper sa journée, prête l'oreille aux propos de la rue, aux bruits du dehors, se faisant raconter et broder par les servantes ce que celles-ci ont appris au marché ou ailleurs : *Mlle X... a pour z'ammie la fille telle. — Mme Z... qua fai mari a li chaillé. — Mlle V..., une jeune fille élevée à Versailles pourtant et de famille... chapée!* »

Ce n'est pas encore tout : Vous êtes reçu, par hasard, dans une famille? Vous vous mariez. A l'église, on vous a vu dans une allée, plusieurs fois de suite, près de certain banc? Vous vous mariez. Au bal, quand on en donne, on vous a remarqué

dansant de préférence avec une jeune fille? Vous vous mariez. A la promenade, vous avez salué Mme et Mlle A... ? Vous vous mariez. Au théâtre, ce qui arrive rarement ici, il est vrai, mais ce qui arrive, vous allez, dans un entr'acte, présenter vos hommages à des dames, dans leur loge? Vous vous mariez.

L'énumération serait longue des cas où l'on vous marie par force. Nous avons cité les principaux. Nous resterons là.

Mme Savigny n'était pas une femme instruite, mais elle ne manquait pas de bon sens. Elle connaissait bien son pays, allez! Ne prenait-elle pas, d'ailleurs, sa part de ces petits cancans, de ces petits racontars, de ces petites médisances dont nous parlions? Aussi, elle n'ignorait point qu'Armand venant chez elle, on ne manquerait pas d'en faire le *fiancé* de Mimi. C'était avec plaisir qu'elle avait reçu le jeune homme qu'elle l'avait admis dans son intimité. Une mère ne se trompe jamais; elle s'était vite aperçue de la préférence toute marquée, de l'amour même de sa fille pour Armand. L'idée d'un mariage entre les deux jeunes gens lui souriait. Avec les bruits que l'on se plaisait à faire courir sur Armand et que celui-ci accréditait par ses allures, elle se voyait déjà, à Haïti, dans l'hôtel de son gendre, ministre de l'Intérieur, des Finances ou des Affaires étrangères, recevant les généraux, les amiraux, les sénateurs, les députés, les ducs de la Marmelade ou les marquis de Trou-Bonbon. Mais voilà que depuis le soir où elle avait rencontré Armand chez Mme Mathias, des mois s'étaient

écoulés. Cela commençait à devenir inquiétant. Le monde ne devait pas voir, sans en parler, les visites quotidiennes du jeune homme. Elle savait qu'une jeune fille qui a eu des *bonnes mines*, même une seule, ne trouve pas souvent d'épouseur, et que, toujours, l'on se plaît à en dire plus long qu'il n'y en a ou qu'il n'y en a eu réellement. Elle voulait en avoir le cœur net, être fixé enfin sur les *intentions* d'Armand Jacquemin.

— Mes... intentions, avait balbutié le jeune homme. Mes...

— Oui, monsieur Jacquemin, vos intentions. Vos visites peuvent donner prix aux médisances, et je ne veux pas que ma fille souffre dans sa réputation. Vous semblez aimer Mimi, elle vous aime, elle est digne de vous, et vous êtes digne d'elle. Epousez-la ou bien je me verrai dans l'obligation de vous prier de vouloir bien cesser vos visites.

Armand était confondu.

— Mais, madame, hasarda-t-il...

— Réfléchissez, lui dit-elle en l'interrompant, et si votre... amitié pour ma fille est réelle, votre décision ne se fera pas longtemps attendre. D'ici au moment où cette décision sera prise, je me vois forcée, à mon grand regret, de vous interdire l'entrée de ma maison.

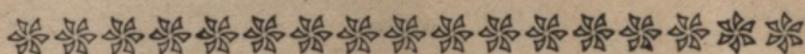
— J'obéirai, dit Armand en s'inclinant devant Mme Savigny, et... sous peu, madame, bientôt... je l'espère... j'aurai l'honneur de vous donner... une réponse.

— Monsieur Jacquemin, fit Mme Savigny, en vous priant de vouloir bien cesser vos visites, j'o-

béis à un sentiment que vous êtes, j'en suis sûre, le premier à comprendre et à apprécier : Mimi, pour toute fortune, n'a que son honneur de jeune fille et je veux le lui garder intact, à l'abri de tout commentaire malveillant.

En entendant parler sa mère, Mimi avait pâli. Elle trouvait bien intempestive la question de Mme Savigny. Qu'avait-elle besoin de demander à Armand ses *intentions*? Puisque le jeune homme l'aimait, c'est qu'il l'épouserait. D'ailleurs, que lui voulait le monde? Que lui importaient ses propos? Ne pouvait-elle donc pas aimer qui bon lui semblait? Elle échangea un rapide coup d'œil d'intelligence avec Armand qui prit aussitôt congé d'elle et de Mme Savigny.





MADAME WILLIAMS

Madame Williams se disait veuve. On l'avait vue débarquer à la Pointe-à-Pitre deux ou trois mois après l'arrivée d'Armand dans cette ville. Elle venait de la Basse-Terre où le packet anglais touchant à Saint-Thomas l'avait déposée. C'était à bord du *Gaston*, le petit bateau à vapeur qui, alors, faisait le service entre le chef-lieu et le centre commercial de la colonie, que Mme Savigny l'avait connue. Armand l'avait présentée aux nombreuses connaissances qu'il s'était déjà faites, il l'avait accompagnée dans ses visites, lui témoignant toujours une respectueuse déférence. C'était, disait-il, une compatriote, une amie de sa famille; la mort de son mari, survenue peu de temps après son mariage, l'avait laissée à la tête d'une fortune assez rondelette. Un tantinet excentrique, ajoutait-il, prise parfois d'idées bizarres, aimant le luxe, les voyages, dépensant follement son argent. Maintenant, elle avait horreur d'Haïti, son pays l'ennuyait avec ses révolutions périodiques comme des

quartiers de lune, ses continuel's changements de gouvernants, ses incendies, ses stupidités, ses mœurs. Elle rêvait d'une terre où la vie coulait calme et régulière, sans sursaut, sans inquiétude, sans terreur. Sur ce, elle était venue à la Guadeloupe dont on lui avait fait une description enchantée, et où elle devait trouver le repos, l'existence unie et pleine de charme dont elle disait avoir tant besoin.

A la vérité, Mme Williams — de son prénom Thérèse — était la maîtresse d'Armand. A la suite de la tentative insurrectionnelle à laquelle le jeune homme avait été mêlé, elle était venue le rejoindre à la Guadeloupe.

Thérèse appartenait à une ancienne famille d'Haïti puissante, riche et honorée. Elevée à Paris, on l'avait, à son retour à Saint-Domingue, mariée à un vieux général haut placé dans la République haïtienne. Elle avait obéi, laissant faire ses parents, heureuse de troquer *mademoiselle* contre *madame*. Après son mariage, elle avait étonné Port-au-Prince de ses toilettes, de ses fêtes, de son luxe, de ses excentricités; puis, le dégoût était venu. Elle s'était mariée sans amour, et le général l'ennuyait. Prise d'un sombre chagrin, ne sachant comment combler le vide immense qu'elle se sentait au cœur, elle s'était jetée dans la religion. Elle employait dès lors tout son temps à prier dans les églises. Elle chérissait de préférence les coins sombres, s'abîmant dans d'extatiques poses; ou bien, à genoux sur les dalles froides, pâle, le front dans les mains, elle éclatait en sanglots, courbée comme

un arbre sous un grand vent, dans un abandon complet qui faisait peine à voir. Autant sa vie avait été folle et agitée, autant elle était maintenant sévère, rigide, scrupuleuse, courant au confessionnal au moindre doute qui lui traversait l'esprit, dévorée d'une soif ardente d'oublier la terre et de gagner le ciel.

On s'étonnait, on la traitait de folle, on haussait les épaules. Mais la réaction ne tarda pas à se produire, brusque, imprévue, impérieuse. Un matin, Port-au-Prince apprit, en s'éveillant, que Thérèse Williams avait jeté par dessus bord sa cornette de dévote. A cette nouvelle ce fut comme un long soupir de soulagement. Enfin ! ce fut le cri général. Depuis trop longtemps déjà la belle Thérèse manquait aux salons dont elle avait longtemps été la reine.

Quand elle fit sa rentrée dans le monde, à un bal de la Présidence, on lui décerna une ovation. A partir de ce jour, elle se lança en plein tourbillon mondain. Rien ne se faisait sans elle. Il semblait qu'elle eût à cœur de regagner le temps perdu à prier, à user les dalles des églises, à faire des neuvaines et des pénitences. Quand elle pensait à toutes ces choses, elle se disait qu'elle avait été bien idiote ; elle prenait alors un petit air de dédain qui la rendait toute sérieuse. Rien ne pouvait, maintenant, calmer la soif de plaisirs qui la dévorait. Elle était infatigable et mettait sur les dents son vieux gaga de mari qui traînait à sa remorque.

Elle avait une cour d'adorateurs et, pour ne point faire de jaloux, elle recevait leurs hommages sur

le même pied d'égalité dédaigneuse. Elle ne voyait en eux que des amis, ne voulant pas, disait-elle, manquer à la foi jurée, tromper son mari qui avait pour elle mille soins délicats.

Mais, un jour, elle fut prise d'une belle flamme pour le secrétaire général de la légation de France à Haïti, beau monsieur décoré de divers ordres étrangers, très aimable, fort peu spirituel, qui parlait à tout propos de Paris où il avait pris naissance et de ses nombreuses bonnes fortunes. Elle en fut d'ailleurs vite dégoûtée. Cette fugue avait passé presque inaperçue. Elle avait même laissé comme un pli de dédain aux lèvres de Thérèse. Cependant elle ne tarda pas à s'énamourer d'un gros et blond Allemand, le représentant à Port-au-Prince d'une importante maison de Hambourg. Le hoquet de dégoût qu'elle avait laissé échapper en rompant avec le secrétaire général de la légation de France, la reprit bientôt, la serra à la gorge plus fortement un soir, que distraite, elle écoutait les propos d'amour de son fade Teuton. Elle le lâcha sans plus tarder. Cette histoire pas plus que la première, n'avait fait grand bruit. Thérèse tenait à sa réputation; elle avait tant et si bien manœuvré, que les propos qui commençaient à circuler sur son compte avaient été vite assoupis.

Ce dernier essai d'amour avait laissé Thérèse toute inquiète. Une sourde irritation grondait en son cœur. Elle était furieuse de s'être trompée si lourdement. Ses choix, il faut en convenir, n'avaient pas été heureux. La première fois, elle était tombée sur un fat et la seconde, sur un imbécile.

Elle enrageait et prenait les hommes en profonde horreur.

— S'ils sont tous comme ces deux là, disait-elle en proie à une colère sourde, ils ne valent certainement pas la peine que nous nous donnons pour leur plaire.

Cependant, elle était dévorée d'une fringale d'aimer qui la jetait parfois dans de grands accablements ; elle pleurait sans pouvoir s'avouer la cause de ses larmes ; elle restait des journées entière à se désoler, s'enfermant dans sa chambre sans voir personne, répondant brusquement aux questions qu'on lui adressait ou bien se jetant tout à coup dans les bras du vieux général, le dévorant de caresses, l'étonnant par ces brusques changements auxquels il ne comprenait pas le premier mot.

Thérèse finit pourtant par rencontrer celui dont elle rêvait : c'était Armand. Celui-ci venait d'achever son droit à Paris. Il arrivait à Haïti plein d'idées généreuses, il voulait arracher son pays aux mains des misérables qui l'exploitaient indignement, faire de la république haïtienne, une république athénienne, digne de ce nom. Il avait été rendre visite au général Williams, ami de sa famille et qui avait vu naître Armand. Ils avaient causé longuement ; le jeune homme, développant avec enthousiasme ses idées de gouvernement, le général l'écoutant avec un bon sourire aux lèvres. Thérèse était là, qui écoutait aussi et approuvait d'un joli petit mouvement de la tête. Les flammes qui s'allumaient dans les yeux d'Armand, sa parole ardente, passionnée, son éloquence, la conviction qui l'ani-

mait, sa jeunesse, sa beauté, tout cela produisait sur elle une vive impression et son être, d'un bond, d'un mouvement brusque, presque impulsif, s'était donné tout entier au jeune homme. Celui-ci, de son côté, n'avait pas été sans remarquer la femme au pâle sourire qui, enfoncée dans sa chaise longue, l'encourageait lorsqu'il parlait, approuvait, appuyait même ses théories. Et il s'en était allé avec, dans les yeux, la vision de cette femme, il avait voulu la revoir, et ses visites chez le vieux général avaient fini par devenir presque quotidiennes.

Armand et Thérèse s'étaient donc aimés...

Cependant, Armand n'avait pas tardé à se corrompre sous le souffle empoisonné d'Haïti. Toute les nobles idées dont il était si fier à son retour d'Europe, n'avaient pas tardé à s'effacer peu à peu, emportées par ce vent de dissolution que l'on respire dans l'ancienne colonie de Saint-Domingue. Les réformes politiques et sociales qu'il rêvait, s'étaient envolées comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Dans l'ardente poussée qui emportait ses compatriotes vers les places, les emplois; dans ces cris de : « Ote toi de là que je m'y mette », que chacun poussait d'une voix âpre, il s'était mis au diapason pour faire chorus.

Dévoré d'ambition, affamé de pouvoir, il avait collaboré à cette révolte à main armée qui devait si piteusement échouer, et à la suite de laquelle il avait dû s'exiler.

Thérèse l'ennuyait aussi. Depuis longtemps il voulait se débarrasser de cette femme dont les

exigences devenaient de plus en plus insupportables, dont l'amour pour lui augmentait chaque jour et tournait à la folie.

A son arrivée à la Pointe-à-Pitre, il l'avait accueillie avec une rage sourde et, s'il l'avait osé, il l'aurait étranglée. C'est que, déjà, un autre amour était emparé de lui, et que Thérèse venait traverser cet amour.

— Qu'es-tu venue faire ici? lui demanda-t-il en se contenant à peine.

— Tu le demandes? lui répondit-elle, pouvais-je vivre là-bas, sans toi?

— Tu as abandonné ton mari?

— Je ne pouvais vivre sans toi.

— Tu as eu tort de céder à un mouvement irréféchi. Ta fuite couvre de honte un des hommes les plus respectés de notre pays. Tu pouvais bien attendre. Tu savais que mon absence ne serait pas de longue durée.

— Tu ne m'aimes donc plus? lui dit-elle d'une voix pleine de reproches, tandis que des larmes perlaient dans ses beaux yeux.

— Oui, je t'aime, dit-il avec émotion, mais grondant toujours. Tu n'aurais pas dû pourtant, ajouta-t-il après un silence, te laisser aller à pareille escapade. Mais ce qui est fait est fait, dit-il en haussant les épaules. Cependant, il importe que nous nous tracions une ligne de conduite. Je ne veux pas que l'on puisse même soupçonner l'existence des liens qui nous unissent. Pour tout le monde, tu seras une jeune veuve fuyant Haïti dans la crainte d'une révolution prochaine, et moi,

un ami de ta famille, un compatriote rencontré par hasard en pays étranger et devenu ton protecteur. Je te ferai faire la connaissance des familles dans lesquelles je suis admis. D'ailleurs, nous nous verrons chaque jour, acheva-t-il voyant l'attitude accablée de la jeune femme.

— Mais c'est toute une vie de contrainte que tu m'imposes là ! s'écria Thérèse, Je ne pourrai jamais m'y faire, Armand, vois-tu ? non, jamais !

— Ecoute, Thérèse. Quoique tu ne sois pas de ce pays et précisément parce que tu es étrangère, tu auras toute une foule qui rôdera autour de toi, qui s'occupera de ta vie, commentera tes moindres paroles, scrutera tes moindres actions, te demandera compte de tes moindres pensées ; tu auras tout un monde malveillant qui t'espionnera, l'œil braqué dans ton intérieur, l'oreille aux aguets, la langue toujours prête à médire ; tout un monde enfin qui, avec une avidité de cannibale se jetant sur un festin de chair humaine, voudra connaître le secret de ta vie. En suivant la ligne de conduite que je t'indique, tu seras à l'abri des malignités qui ne sont souvent que des lâchetés, des calomnies, des allusions qui tuent. Comprends-tu maintenant ?

— Que m'importent les propos du monde ! Tu l'as dit, je suis étrangère et je ne tiens nullement à faire ici la connaissance de personne. On dira ce qu'on voudra, pourvu que je t'aie, pourvu que tu m'aimes ! N'est-ce pas ?

Armand essaya de sourire, mais son mécontentement éclatait malgré lui.

— Tu ne me réponds pas, reprit Thérèse ? Ce

que je t'ai dit t'a déplu, je le vois. Il serait pourtant si doux de vivre ensemble, sans souci, sans contrainte, sans entraves, laissant s'écouler les jours, les mois, dans les bras l'un de l'autre ! Ce rêve si beau que nous faisons là-bas, nous pouvons le réaliser ici, voyons !

Mais il l'écoutait sans l'entendre, agacé, nerveux. Il voulait dissimuler, il ne pouvait y réussir. Il sentait une violente colère monter et envahir insensiblement tout son être.

— Eh bien ! non, non, fit-elle voyant qu'il gardait encore le silence, mille fois non !

— Je le veux, moi, dit Armand en posant ses mains sur les mains enfiévrées de Thérèse, je le veux, entends-tu ?

Il y avait dans son geste, dans son regard, dans sa parole, un tel accent de volonté que la jeune femme baissa la tête, résignée.

Thérèse avait fait ce que lui demandait Armand. Elle n'avait pas tardé d'ailleurs à reconnaître l'opportunité du conseil que lui avait donné Jacquemin. Elle l'en avait même remercié ; elle lui en savait gré de l'avoir forcée à le suivre.

Avec un joli visage plein de sourires, une élégance en quelque sorte native, une taille aux formes exquis, un regard dont la puissance était irrésistible, une bouche finement dessinée et des lèvres de feu, mignonne, nerveuse, d'une éducation parfaite, Thérèse fêtée, choyée, entourée, recherchée, n'avait pas tardé à s'imposer à la Pointe-à-Pitre comme, il n'y avait pas longtemps encore, elle s'imposait à Port-au-Prince. Elle avait

loué un vaste appartement, rue Frébault, et l'avait meublé avec un goût parfait. Elle recevait, chaque jeudi, une société nombreuse et assez bien choisie. Elle avait réussi à ramener un semblant de vie dans notre société créole si morne, si glacée, à déridier un peu les fronts assombris, à mettre en contact, à rapprocher ceux qui, sans elle, auraient vécu sans se connaître, sans s'apprécier, se regardant d'un œil plein de défiance; elle avait réussi enfin à faire naître sinon le rire, du moins une ombre de sourire sur les lèvres par trop moroses. Quant à Haïti, elle n'y pensait plus; son mari, le vieux général, était pour elle comme s'il n'avait jamais existé; elle s'était tout à fait *guadeloupéanisée*.

Armand venait lui faire visite chaque jour, ainsi qu'il le lui avait promis et ils passaient ensemble, dans la chambre à coucher de la maison Frébault, de longues heures délicieuses, tous deux étendus paresseusement sur untapis moelleux, lui, fumant une cigarette, elle, les cheveux dénoués, la gorge découverte, le regard plein de caresses provocantes, son beau corps tressaillant sous le frisson des amoureux désirs.

Mais Armand n'était plus le même, elle le voyait bien. Il avait aux lèvres un rictus, sinon de dégoût, au moins de lassitude. Elle l'avait questionné; il lui avait répondu de telle sorte qu'elle n'avait plus osé lui poser de nouvelles questions. Elle s'était dit alors qu'il se tramait quelque chose contre son bonheur, qu'Armand en aimait une autre. Avec la pénétration què, seules, possèdent les femmes, elle était parvenue à tout savoir.

C'était La Ficelle qui l'avait mise sur la voie. Le grand jeune homme brûlait d'une *vive flamme* pour Mme Williams; il ne lui en avait point fait l'aveu, mais elle l'avait deviné. Il y a d'ailleurs longtemps qu'on l'a dit : en matière d'amour la femme ne se trompe jamais. Alors que l'homme doute-encore, la femme est fixée depuis longtemps.

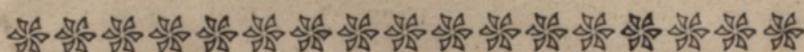
Mme Williams se montrait pleine de bienveillance pour La Ficelle; elle affectait même de le rechercher. A la promenade, c'était lui qui l'accompagnait; au bal, c'était avec lui qu'elle dansait le plus souvent. Elle semblait enfin avoir pour lui une préférence marquée. Elle était arrivée sans peine à capter la confiance de La Ficelle qu'elle savait être un des meilleurs amis d'Armand, et à apprendre l'amour de ce dernier pour Mlle Savigny.

Que s'était-il passé en elle, alors? Dieu seul le sait. Quoiqu'il en soit, elle avait fait une scène épouvantable à Armand; elle lui avait jeté à la face toute son indignation, toute sa colère, tout son mépris; elle l'avait menacé d'un éclat. Mais elle s'était ravisée et, dans cet écroulement d'elle-même, elle avait juré de se venger. Quelle serait sa vengeance? Elle n'en savait rien encore. Ce dont elle était certaine, c'est que cette vengeance arriverait un jour, terrible, éclatante pour la dédommager amplement de tout ce qu'elle avait souffert. A cette pensée, ses yeux brillaient d'une flamme haineuse, son cœur battait avec plus de force, un petit frisson la secouait tout entière.

Elle n'avait plus reparlé de Mimi à Armand;

elle semblait même avoir, comme on dit, passé l'éponge sur l'explication qui avait eu lieu entre elle et le jeune homme; elle était pleine de caresses pour Mlle Savigny. Mais nous l'avons déjà dit, une haine sourde grondait en elle; et, ainsi que l'hyène qui guette sa proie, elle attendait, fiévreuse mais patiente, le moment d'assouvir sur Mimi sa vengeance.





LA VENGEANCE DE MADAME WILLIAMS

On dansait, ce soir là.

Un orchestre d'amateurs : piano, violon, flûte et piston, jouait une valse de Strauss ou de Métra dont le rythme berceur était d'une souplesse pleine de langueur. Un frisson de plaisir semblait planer sur le salon resplendissant de lustres et de glaces.

Cependant, dans une pièce attenante à celle où l'on dansait, les mamans s'étaient réfugiées. Les unes avaient conservé la *tête* classique ; les autres, plus aristocratiques, pour ne pas causer de *honte* à leurs filles ou à leurs fils, avaient délaissé le *Madras* ou le *des Indes* et montraient leurs rares cheveux. Ainsi réunies, elles formaient un respectable groupe, curieux à examiner. Le cou tendu, les yeux allumés, l'attitude contrainte, à voix basse, elles jacassaient, médisaient, se contentant ainsi du seul régal que leur permît leur âge.

— Mais, murmurait Madame Polidon, comment fait-elle donc, cette madame Williams, pour rece-

voir ainsi tant de monde chaque jeudi? Elle doit être riche, cette femme, pour faire de telles dépenses! Dites, mes amies, quel gaspillage, hein?

— Il ne faut pas la blâmer, répondait madame Chantel, car si nos enfants s'amuse, s'il y a un mouvement de vie dans notre société, c'est bien à elle que nous le devons.

— Ça c'est vrai! disait à son tour madame Janquis; mais, n'empêche, des bruits équivoques courent sur son compte. On dit qu'elle n'est pas veuve et qu'elle a planté là son mari.

— C'est scandaleux! faisait madame Pigeon avec un petit hochement de tête dédaigneux.

— Tout ce que je puis affirmer, faisait Mme Savigny de sa voix lente et grave, c'est que Mme Williams est une femme d'une éducation parfaite, d'un tact exquis. A mon avis, toutes les histoires que l'on débite sur elle sont fausses, complètement fausses. Tenez! voyez avec quelle distinction et quelle grâce elle reçoit ses invités.

Toutes, elles se levèrent à la fois pour contrôler de près le dire de Mme Savigny.

Mme Williams, en toilette d'une simplicité charmante, debout à la porte d'entrée du salon, dans tout l'éclat de sa resplendissante beauté, accueillait chaque nouvel arrivant avec un sourire plein d'aménité.

Sur la terrasse, des jeunes gens causaient du renouvellement du Conseil municipal. Là, dominaient le fausset aigu de La Ficelle et le rire sonore de Carolus.

— Comprenez-vous ça? disait La Ficelle. Mais

le Gouverneur se moque du monde ! Comment ! Sur vingt-deux conseillers municipaux, n'en prendre que huit parmi les nôtres ! Et encore si ceux qu'il a choisis valaient quelque chose ! tous des rognures ! Entendez-vous, mes amis, des imbéciles, des idiots qui ne savent que dire : « *J'appie* » ou « *ji vote avec ces messié* ».

— Des « calebassiers » qui nous avaient lâchés en 1848 sous prétexte de fusion, grondait Carolus, qu'on a gardés tant qu'on a eu besoin d'eux et qu'on a renvoyés ensuite avec un coup de pied... où vous savez.

— De sacrés types, reprenait La Ficelle avec plus d'animation dont je ne voudrais pas seulement pour cirer mes bottes !

— C'est écœurant ! exclamait Alphonse Zy dont la bonne grosse figure exprimait une sincère indignation. On m'a assuré qu'il y en a un parmi eux qui battait des mains le soir du prononcé de l'arrêt dans l'affaire de la Rivière-du-Coin.

— Vous croyez donc que le Gouverneur ne sait pas ce qu'il fait ? disait Savinien du ton ironique qui lui était familier, en haussant les épaules, une main sur sa cravate blanche pour s'assurer que le nœud n'en était point défait. Il choisit bien son monde, allez !

— Qu'est-ce qu'ils vont faire au Conseil municipal ? demandait Bar en se caressant la barbe.

— La belle affaire ! prendre leur *vè de biè*, répondait Daph en riant aux éclats.

— Voyons, dit La Ficelle à la fin, ne parlons plus de ces choses-là. Ça m'enrage, voyez-vous !

Il y eut un silence.

— Où est donc Jacquemin ce soir, demanda Zy?

— Tiens, regarde, dit La Ficelle, au coin, là-bas; il cause avec Mlle Savigny.

— A propos, fit Bar d'un petit air malicieux, est-ce vrai ce que j'ai entendu raconter?

— Quoi? interrogèrent les autres.

— Comment! vous ne savez pas que la maman Savigny a demandé à Jacquemin ses *intentions*?

— Allons donc! exclamèrent les messieurs.

— C'est comme je vous le dis.

— Et qu'à répondu Jacquemin?

— Il a répondu... qu'il répondrait.

— C'est que la petite a pour lui une vraie toquade, dit sérieusement La Ficelle.

— Oui, elle l'aime beaucoup, reprit Savinien en ébauchant un petit sourire qui voulait en dire long.

— Et lui, l'aime-t-il au moins?

— Pour ça, oui; mais pas... jusque devant M. le Maire, tu sais.

— Bah! pourquoi n'épouserait-il pas cette jeune fille? Elle n'a pas de fortune, c'est vrai; mais elle fera une femme adorable.

— Un vrai bijou!

— Une perle!

— Un diamant!

— Je le trouve *tout chose*, ce Jacquemin, fit Zy en hésitant un peu. Hein? qu'en dites-vous, mes amis?

— Oui, je le crois un peu poseur, un peu... farceur, appuya Bar en prenant son gilet à deux mains pour le remettre en place sur son ventre.

— On le dit l'amant de Mme Williams, dit Daph en baissant la voix.

— C'est une horreur, une indignité, une infâme calomnie, exclama La Ficelle; mais, chut! la voici.

C'était, en effet, Mme Williams. Elle s'avancait, souriante, vers le groupe que formaient les jeunes gens. Elle répondait autour d'elle un parfum pénétrant de violette.

— Quel complot tramez-vous donc là? messieurs leur dit-elle de sa petite voix câline.

— Vous le voyez, madame, répondit La Ficelle, nous fumons une cigarette tout en gobant l'air frais de la nuit.

— Et vous laissez ces dames se morfondre au salon, n'est-ce pas? Ce n'est pas bien, messieurs. Vous me donnez à penser qu'on ne s'amuse plus chez moi.

Chacun se récria, protesta énergiquement contre ces derniers mots. Comment une telle pensée avait-elle pu germer dans son esprit? Au contraire, on s'amusait beaucoup chez elle. Elle faisait les honneurs de sa maison avec une bonne grâce toute princière. La société qu'elle recevait était choisie, aimable, distinguée...

Elle eut alors un beau sourire de satisfaction et, s'adressant à La Ficelle :

— Voulez-vous être assez aimable pour m'offrir le bras, demanda-t-elle au jeune homme?

La Ficelle s'empressa de faire ce qu'elle désirait.

— A tout à l'heure, n'est-ce pas, messieurs, dit-elle en s'éloignant.

— Oui, oui, répétèrent-ils.

— Je ne tiens pas à danser du tout, dit Zy quand elle fut sortie.

— Ça se comprend, fit Savinien toujours moqueur, tu as, sans doute, envie de dormir?

— Quelle blague! protesta Zy, tout en se frottant les yeux et en bâillant à se démonter la mâchoire.

— Et toi, Borr, demanda Savinien, vas-tu faire admirer la finesse aristocratique de tes mollets?

— Tiens! tiens! tiens! bonsoir, Hercule, fit Borr qui se baissa et tapa en ricanant sur les mollets plus que maigres de Savinien.

— Et toi, Carolus, que comptes-tu faire? Chanteras-tu ce soir, *Belle hirondelle légère*, ou vas-tu articuler quelques vocables?

Carolus se mit à rire, de son rire éclatant comme une fanfare, de son rire bon enfant et communicatif. Il eut un tel accès de gaieté que Zy, Savinien, Borr et Daph furent pris à leur tour d'un fou rire.

— Ni chant ni danse, dit Carolus, j'aime mieux faire un petit *lanscot*. Ca y est, hein?

— Ça y est!

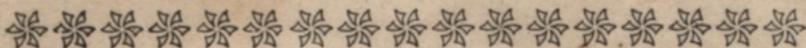
— Pour l'acquit de ma conscience, dit Daph, je vais risquer un *pas de basse*; mais je reviens illico.

Et il regagna le salon, d'une allure déhanchée et en se tirant la barbe.

L'orchestre fit entendre le prélude d'un quadrille dont il ne tarda pas à entamer les premières mesures. Ceux qui ne dansaient pas se répandirent

sur la terrasse ou sur le balcon pour laisser la place libre aux habits noirs qui faisaient une tache sombre au milieu des toilettes claires, blanches, bleues ou roses. C'était un ruissellement de bijoux. Et de toute cette gaze, de ces tulles, de ce satin, de cette mousseline, de cette soie, de ces dentelles, de ces tissus légers, un parfum de roses, de violettes, de patchouli, de foin coupé, se dégageait, montait, vous pénétrait d'une chaleur éivrante. Tout autour du salon des femmes étaient assises, un sourire aimable aux lèvres, une flamme joyeuse dans les yeux, agitant mollement leurs éventails. A la lumière éclatante des lustres et des girandoles de cristal, on voyait leurs épaules demi-nues frissonner aux notes vives et entraînantes du quadrille qui commençait en ce moment.

Armand dansait avec Mimi. La jeune fille, les yeux brillants, les lèvres comme une rose qui s'entr'ouvre, laissait tomber un regard d'indicible tendresse sur son beau danseur. Lui, dans la cadence des figures, la mit au courant de sa situation imaginaire. Il avait été malade ; sa décision était prise, mais il lui restait à obtenir le consentement de ses parents auxquels il avait écrit et dont la réponse se faisait bien attendre au gré de ses désirs ; enfin, tout un conte qu'il termina en priant Mimi de se rendre plus souvent chez Mme Williams où il pourrait la voir en attendant que la réponse de ses parents lui permit de retourner chez Mme Savigny sans que personne put trouver à blâmer ses assiduités. Mimi le lui promit. Le quadrille terminé, il la reconduisit à sa place.



LA VENGEANCE DE MADAME WILLIAMS

— SUITE —

Mme Williams tenait dans ses mains celles de Mimi, et accablait la jeune fille des marques de la plus vive amitié.

— Que je suis heureuse de vous voir ! disait-elle de sa voix aux inflexions caressantes. Allons ! ne rougissez pas ainsi ou plutôt, oui, rougissez ma toute belle, car cela prête un nouveau charme à votre adorable physionomie. Et Mme Savigny, pourquoi ne vous a-t-elle pas accompagnée ? Serait-elle souffrante ?

— Depuis votre dernier bal ma mère se plaint, chère madame, d'une migraine opiniâtre qui l'oblige à garder la chambre. Elle m'a chargée de vous prier d'agréer ses meilleurs compliments et ses excuses.

— Mille fois merci, ma chère enfant. A votre tour, vous lui direz que je suis très sensible à ses témoignages de bonne amitié.

Mimi s'inclina et allait répondre, lorsque Mme Williams lui demanda si elle s'était bien amusée au bal dont elle venait d'évoquer le souvenir.

— Oh! oui, fit-elle et son regard s'éclaira soudain d'une clarté joyeuse.

— On vous a beaucoup admirée. Savez-vous, chère Mimi, que vous dansez à ravir? Hier encore, devant moi, M. Jacquemin ne tarissait pas d'éloges sur votre compte.

La jeune fille baissa les yeux, rougissante, cherchant à dissimuler le trouble qui s'était emparé d'elle au seul nom d'Armand. Mme Williams s'en aperçut et continua :

— N'est-ce pas qu'il est charmant, mon jeune compatriote? N'est-ce pas qu'il est distingué, spirituel, accompli?

Mimi ne savait que répondre, ou plutôt les paroles expiraient sur ses lèvres. Son embarras n'était que trop pénible.

— Vous ne dites mot? reprit Mme Williams. Ne partageriez-vous donc pas l'opinion que je viens d'émettre?

— Au contraire, fit vivement Mlle Savigny, je...

Elle allait continuer, mais elle s'arrêta comme honteuse d'en avoir trop dit.

— A la bonne heure, s'écria Mme Williams, à la bonne heure! Voyez-vous, ma chère enfant, je sais qu'on n'aime pas Jacquemin. Après avoir été porté aux nues, après avoir été presque un Dieu pour tous nos jeunes Pointus, on semble maintenant lui en vouloir? Pourquoi? Je ne saurais l'expliquer

autrement que par sa supériorité à laquelle ne pourront jamais atteindre ceux qui le décrient. Vous n'êtes point étonnée, n'est-ce pas? de m'entendre parler ainsi d'Armand? Il est Haïtien comme moi et, quoiqu'il arrive, je ne manquerai jamais de le défendre. Et puis, vous le savez, je lui ai de grandes obligations. Que serai-je devenue sans lui, à mon arrivée à la Guadeloupe? Il m'a guidée, il m'a créé des relations aimables, enfin il a été pour moi un protecteur, un ami, presque un frère.

Mme Williams, nous croyons l'avoir déjà dit, causait avec un grand charme. Son petit air mutin, ses yeux noirs éveillés, sa vivacité charmante, fascinaient tous ceux qui l'approchaient. Mimi subissait l'influence et se sentait attirée vers elle, lui sachant gré de prendre, ainsi qu'elle venait de le faire, la défense d'Armand. Elle goûtait un vif plaisir à l'entendre et, comme un air bienfaisant, aspirait, si nous pouvons ainsi nous exprimer, la moindre de ses paroles.

— A propos, fit tout à coup l'Haïtienne, serait-ce vrai, chère Mimi, ce que j'entends dire?

— Quoi donc? demanda la jeune fille anxieuse.

— Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère?

— Quel effrayant secret allez-vous donc me dévoiler?

— C'est que... je n'ose...

— Parlez, au contraire, chère madame. Ne voyez-vous pas que vous me mettez sur des charbons ardents?

— Vous le voulez? eh bien, tant pis! On

dit... on dit partout que Jacquemin vous aime.

— Oh ! fit Mlle Savigny, se cachant à demi le visage sous son éventail et devenant affreusement pâle.

— Elle l'aime, murmura Mme Williams. Et, tandis qu'une rage sourde battait son cœur comme une marée montante, elle trouva la force de sourire et se rapprochant davantage de Mimi, elle lui dit :

— Vous l'aimez aussi, n'est-ce pas ? A quoi bon le cacher ? On le devine, on le voit. Le trouble dont vous êtes agitée m'en donne la preuve certaine. Tenez, continua-t-elle lentement en lui posant un doigt sur le cœur, il y a... là, un mot, qui est comme la clef magique qui ouvre la vie universelle : « J'aime ! »

— Oui, c'est vrai, ne put s'empêcher d'avouer naïvement la jeune fille.

Sur cette pente brûlante, elle se laissa entraîner, son cœur déborda, s'ouvrit et Mme Williams y lut comme dans un livre.

Tout à coup la porte du salon livra passage à Armand qui, après les avoir saluées, vint s'asseoir en face des deux dames. En le voyant, Mimi avait senti son sang lui refluer au cœur et c'était avec une expression de bonheur ineffable, qu'elle l'avait accueilli.

— Que complotez-vous seules ainsi ? leur demanda-t-il, moitié souriant, moitié inquiet.

— Nous parlions justement de vous, répondit Mme Williams, le regardant en face, les yeux bien ouverts comme si elle eût voulu le braver.

— Sans indiscretion, puis-je savoir ce que vous disiez de moi? Quelque noire méchanceté sans doute?

— C'est affaire à nous, et vous n'en saurez rien, fit Mme Williams en éclatant de rire.

— Si vous riez, je n'ai rien à redouter; mais ce que vous ignorez et, en vous le disant, je me montre moins méchant que vous, vilaine Mme Williams, c'est que votre bal a eu un succès étonnant. On ne fait, en ville, qu'en parler; c'est un concert d'éloges à rendre jalouses toutes les maîtresses de maison.

— Bien vrai, Jacquemin? Ne voulez-vous pas vous moquer de moi?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame! N'en déplaise à votre modestie, votre bal fera époque dans les annales « pointues ».

— Oh! oui, fit timidement Mimi, c'était bien beau! Il fallait voir la foule qui se pressait dans la rue, sous le balcon! Tout était à merveille et fait pour plaire aux yeux. Les toilettes simples, mais élégantes de ces dames; la musique où messieurs les amateurs ont fait entendre leurs plus beaux morceaux, la distinction des danseurs; l'éclat des salons resplendissants de lumière, les parfums des fleurs, tout charmait, ravissait, transportait d'aise et j'ajouterais même, pourquoi pas? idéalisait, divinisait les assistants eux-mêmes.

— Bravo! bravo! fit Mme Williams en battant des mains et en attirant à elle Mimi qu'elle embrassa à plusieurs reprises.

— Je ne vous savais pas poète, dit à son tour

Armand. Mademoiselle, toutes mes félicitations les plus sincères.

— Ai-je donc mal dit, fit la jeune fille déconcertée?

Armand allait répondre quand la bonne entra et dit à Mme Williams que des messieurs désiraient la voir.

— Je vous laisse, pour un instant.

Après avoir jeté un charmant sourire à Mimi, Mme Williams disparut.

Armand et Mimi restèrent seuls dans ce salon où le jour commençait à faire place à la nuit. Ils se regardèrent. Dans les yeux de Mimi passa, comme un éclair, l'amour auquel son âme était en proie. Elle sentit tout son être tressaillir comme mû par un ressort magique; mais instinctivement, elle baissa ses regards, suffoquée.

Armand s'était mis à genoux et, relevant lentement la tête, se haussant presque, il passa son bras autour de la taille de Mimi comme pour l'attirer à lui.

— Je t'aime, dit-il, l'enveloppant d'un regard plein de caresses, tu m'aimes aussi, je ne puis en douter; mais tu n'es pas encore entièrement à moi, et faut-il te l'avouer! chaque jour je crains de te perdre.

Il l'attirait toujours vers lui et dans la profonde tranquillité du salon où ils causaient, leurs voix ne faisaient qu'un murmure. Par la fenêtre ouverte se montrait un coin du ciel où flottaient de petits nuages que poussait une brise légère.

— Oui, continua Armand, je crains de te per-

dre, car tu ne m'appartiens pas en réalité, car il me semble enfin que je suis plus complètement à toi que tu n'es à moi.

— Peux-tu le dire, s'écria-t-elle sur un ton de doux reproche, ne suis-je pas tienne et cela du plus profond de mon cœur?

Armand, pour toute réponse, posa ses lèvres sur celles de la jeune fille, mais si Mimi avait pu lire en ce moment dans le cœur de celui qu'elle aimait, elle y aurait surpris une satisfaction bien peu sincère, peut-être même de dépit. Armand, nous l'avons déjà dit, n'était pas de ceux qui se contentent d'idéal; il ne pouvait ni ne voulait s'arrêter à une possession platonique. Ce tête-à-tête avec une jeune fille belle, pure, innocente, qui, au lieu de le cacher, avouait simplement son amour, loin de désarmer les désirs d'Armand, les excitait au contraire. Il en avait assez du rôle qu'il jouait depuis trop longtemps déjà; il voulait en finir; il lui fallait un dénouement plus substantiel.

A son tour, Mimi se sentait comme bercée par les caresses que lui prodiguait Armand; ces caresses, dont le charme était pour elle de plus en plus doux, de plus en plus fort, de plus en plus pénétrant, la gagnaient invinciblement. Les deux jeunes gens étaient maintenant assis; les regards brillants de Mimi plongeaient dans les yeux d'Armand, ils étaient si rapprochés que les battements de leurs cœurs se confondaient et que leurs lèvres se touchaient. Une molle langueur envahissait la jeune fille, et lorsque Armand, avec une lenteur calculée, posa ses lèvres brûlantes de désir et de

passion, sur ses grands yeux noirs, il la sentit pal-
piter sous ce baiser.

— Je suis à toi pour la vie, murmura-t-il.

Elle le regarda fixement.

— Et quand m'épouseras-tu, lui demanda-t-
elle?

— Bientôt.

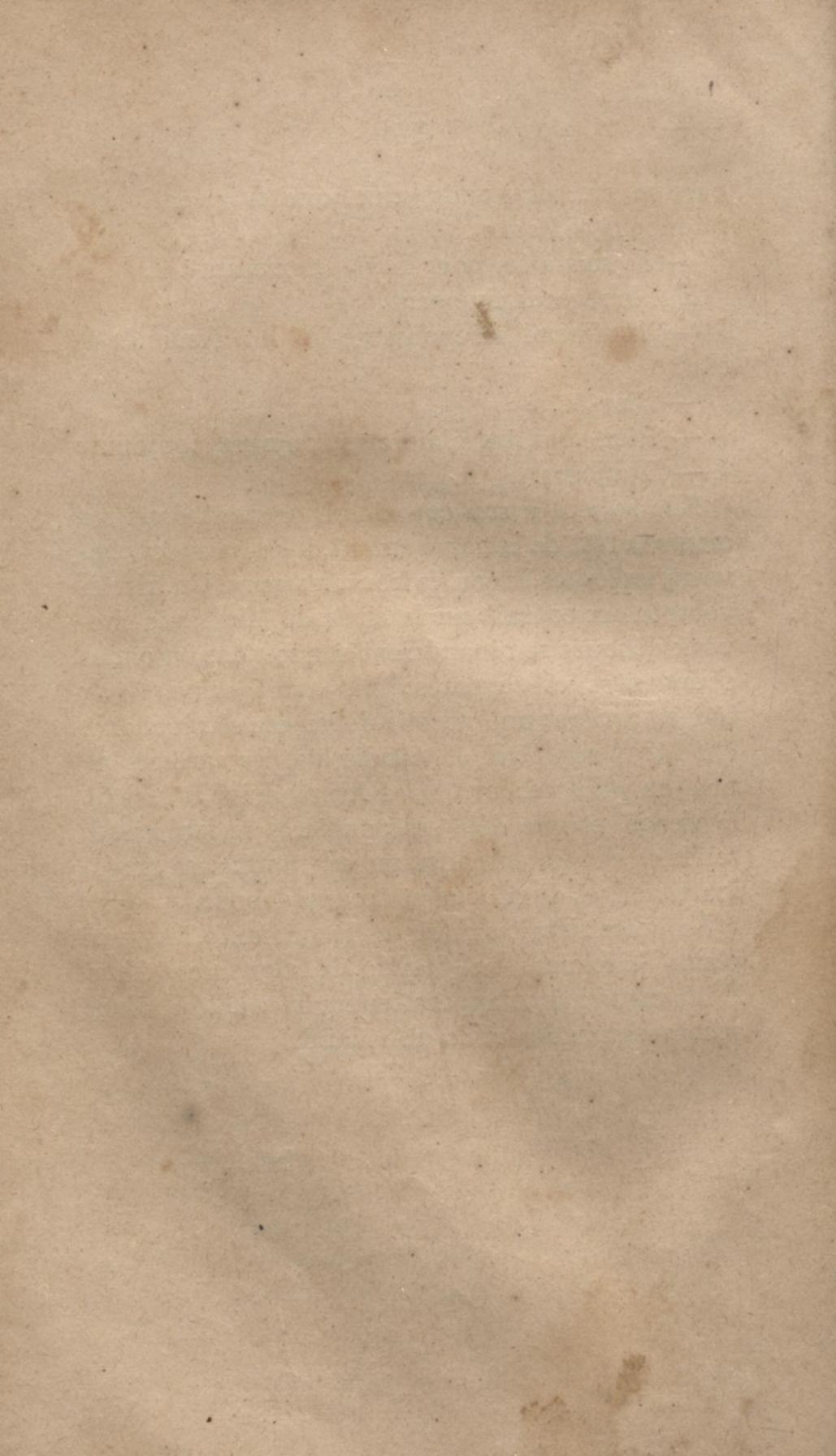
— Bien vrai, tu m'aimeras toujours, toujours?

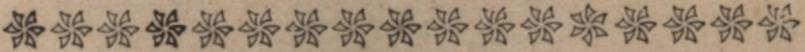
— Toujours.

Elle se jeta à son cou et lui, prenant dans ses
mains la tête de la naïve enfant, il lui baisa les che-
veux, les lèvres, le cou, le front, les yeux. Un frisson
voluptueux courait sur la chair de Mimi; ses che-
veux dénoués se répandaient sur son dos en ondes
abondantes et soyeuses; elle avait renversé sa
tête en arrière; une griserie délicieuse se répandait
dans tout son être; et, tandis que les caresses de
plus en plus véhémentes d'Armand lui brûlaient
le visage, et que déjà ses paupières se fermaient,
soudain elle fit entendre un cri rauque, sauvage,
inarticulé, et d'un bond se trouva debout.

La porte s'était ouverte et, frémissante, les yeux
pleins d'éclairs, les lèvres dédaigneuses, Mme
Williams venait d'apparaître sur le seuil du salon,
accompagnée des amis d'Armand.







DEUXIÈME PARTIE

MADAME VEUVE MINGLÈCHE

On en parla beaucoup, mais, hélas ! comme toutes choses ici-bas, on finit par ne plus s'occuper de cette histoire, d'autant plus que Mimi ne se montrait nulle part et que Mme Savigny avait, en quelque sorte, consigné l'entrée de sa maison. Armand, lui, avait profité du départ d'une goëlette qui s'en allait à Saint-Thomas pour partir sans qu'on en sut rien et Mme Williams, à son tour, avait quitté la Pointe-à-Pitre un mois après.

Mais les malheurs vont par troupe, dit un proverbe russe. Mme Savigny ne tarda pas à succomber à une fièvre pernicieuse. En mourant, elle avait confié Mimi à sa marraine, sa bonne amie d'enfance, Mme veuve Minglèche.

Dans la rue de Nozières, entre les anciennes rues de l'Eglise et Traversière, on voyait la maison de Mme Minglèche. Bâtie à un étage avec galetas, elle

avait, sur le devant, un coquet jardin où se voyaient les fleurs les plus rares qu'on pût alors se procurer et une grille enguirlandée de plantes grimpantes; un doux et discret asile où chacun, en passant, jetait un regard d'envie.

Mariée, dès l'âge de vingt ans à l'homme de son choix, Mme Minglèche avait vécu heureuse; son mari ne lui refusait rien, lui passant tous ses caprices, s'appliquant à lui plaire, l'adorant en un mot. Seul, un bonheur lui étant refusé : celui d'être mère, de sentir deux bras enfantins s'enlacer autour de son cou, tandis que de petites lèvres, plus douces que le baiser, murmuraient à ses oreilles ce nom divin de mère. Ah ! elle eût tout donné pour avoir un enfant; elle avait tout fait pour cela : prières, neuvaines, vœux, messes, prescriptions des docteurs, jusqu'à des « séances magnétiques » ; mais, hélas ! Dieu était resté sourd à ses prières et n'avait pas daigné lui accorder ce qui eut mis le comble à ses désirs ici-bas.

Devenue veuve, à la tête d'une brillante situation de fortune, possédant les plus belles propriétés de la Pointe-à-Pitre, un splendide bien de campagne au Petit-Bourg; ayant des rentes sur l'Etat, des créances hypothécaires chez les notaires, des actions sur la Ville de Paris et sur bien d'autres encore, elle sentit le besoin de vivre seule, retirée du monde, morte à jamais pour lui. Laisant sa maison de la rue d'Arbaud, elle vint s'enterrer, si je puis ainsi dire, dans celle qu'elle possédait rue de Nozières et qu'elle avait fait disposer et meubler à son goût. Elle n'amenait avec elle, dans

sa nouvelle demeure, qu'une vieille cuisinière qui la servait depuis son mariage et une ménagère parente du cordon-bleu.

Elle vivait là seule, tout entière au souvenir de son mari. Comme les captifs de Babylone, elle disait : « On ne perd jamais ceux qu'on aime... Ils ne viendront plus à nous, mais nous irons à eux... Seigneur, donnez-leur en félicité ce qu'ils nous donnèrent en tendresse... » Elle attendait, confiante, résignée, qu'il plût à Dieu de la réunir à celui qu'ici-bas elle avait le plus aimé.

Dévote? elle ne l'était pas. Pieuse? oui. Pourquoi pas? Mais pas à la mode de ces femmes exagérées en tout, qui oublient qu'elles ont un intérieur, un mari, des enfants et qui consacrent leur temps, une ou deux fois par semaine, à raconter à leur directeur de conscience, qu'elles importunent, la litanie de leurs péchés, toujours les mêmes. Elle assistait, chaque jour, à la messe de sept heures, rarement, le dimanche, à la grand-messe, si ce n'était aux grandes fêtes; elle s'était fait affilier à toutes les confréries et faisait partie comme simple membre, de l'œuvre de Saint-Vincent de Paul; elle donnait sa part très large, dans toutes les œuvres de charité; chaque matin, elle avait la poche pleine de menue monnaie qu'elle distribuait aux malheureux sur sa route; avec cela bonne, douce, affable, charitable et serviable envers tous. Sa vie s'écoulait en lectures pieuses et littéraires, ainsi que son mari lui en avait laissé le goût, en travaux de couture, en jardinage, enfin en ces mille riens qui occupent le

temps de la femme et font bien souvent qu'elles ne pensent pas à mal.

La venue de Mimi avait semblé jeter un peu de mouvement et de vie sur la maison de Mme Minglèche. Celle-ci l'avait accueillie comme sa fille. N'était-elle pas d'ailleurs sa marraine? Mme Savigny et elle n'avaient-elles pas été des sœurs liées depuis l'enfance, que la mort seule avait séparées? Fallait-il laisser cette enfant sans parents, sans soutien, livrée à elle-même? Puisque Dieu lui avait refusé la joie d'être mère, du moins lui accordait-il, disait-elle, une compagne pour l'aider à vivre et qui lui fermerait les yeux. Quant à Mimi, la vie qu'elle menait était bien celle qui convenait à sa douleur; ne pas sortir, ne recevoir nulle visite, vivre, en un mot, seule, ignorée et perdue à jamais pour le monde.

Un an s'était écoulé déjà depuis le jour où elle avait vu se briser à la fois toutes les fibres de son âme. Les propos malveillants qui couraient sur son compte, s'étaient peu à peu dissipés. Le monde l'avait laissée en repos.

Retirée dans sa chambre, elle se prenait à rêver de la chambrette qu'elle occupait chez sa mère, et où elle avait passé de si doux instants, n'ayant d'autres soucis que ses livres, ses fleurs, ses oiseaux et où, enfin, elle n'avait qu'à dire un mot, pour voir, comme par enchantement, ses moindres désirs accomplis. Alors, mue par un ressort instinctif, elle ouvrait son chiffonnier. D'une main tremblante et fiévreuse à la fois, elle en retirait de vieilles lettres qu'elle avait entourées d'un ruban noir comme

pour marquer qu'elles portaient le deuil de son cœur, elle les étalait devant elle, sur ses genoux et restait des heures entières, anéantie, brisée, à les regarder tristement.

Ce fut à un de ces moments que Mme Minglèche la trouva. L'aimable veuve était entrée dans la chambre de Mimi sans que celle-ci l'entendit. Elle resta comme muette devant la fixité du regard de la jeune fille ; mais, se reprenant aussitôt, elle la toucha légèrement à l'épaule. Mimi leva les yeux, l'aperçut et jeta un cri douloureux, puis vint, sanglotante, se jeter au cou de Mme Minglèche.

— Qu'as-tu ? Que t'est-il arrivé ? Que signifient ces lettres ? Parle, lui dit-elle, en l'entraînant vers le lit où elles s'assirent toutes les deux.

Alors, Mimi lui ouvrit son cœur. Elle lui raconta, sans en omettre un seul détail, son amour pour Armand.

— Pauvre enfant ! pauvre enfant ! fit Mme Minglèche en l'attirant à elle et en l'embrassant à plusieurs reprises, pauvre enfant, comme tu as dû souffrir !

— Marraine ! marraine.....

— Ecoute, Mimi, sainte Thérèse a dit : « Souffrir passe ! »

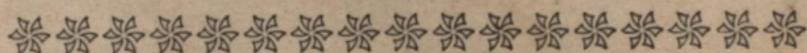
— Oui, mais n'a-t-elle pas dit aussi, fit la jeune fille en la regardant de ses grands yeux pleins de larmes, « avoir souffert ne passe pas ». Et moi j'ajoute avoir aimé ne passe pas non plus.

— N'en déplaise à sainte Thérèse, *tout lasse, tout passe, tout casse*, mon enfant !

— Oh ! marraine, vous même... M. Minglèche...

— Etait mon mari devant Dieu et devant les hommes. Armand, que tu aimes encore, qui a cherché à te tromper, était-il, lui, ton époux?

Mimi baissa la tête, confuse, tandis que Mme Minglèche se retirait sans rien dire, laissant la jeune fille à ses souvenirs.



LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE

Peu de temps après ce que nous venons de rapporter, arriva, de Bordeaux à la Pointe-à-Pitre, sur le beau trois-mâts *Arche d'Alliance*, un passager du nom de Julien Léchels.

Il pouvait être environ six heures de l'après-midi. Comme on était en novembre, la longueur des jours avait sensiblement diminué; il commençait à faire sombre et Mme Minglèche aidait Jeannine, sa vieille bonne, à allumer les lampes. Tout à coup, elle entendit ouvrir la porte de la grille et Mme Minglèche poussant celle du salon, vit un homme, dans la force de l'âge, s'avancer vers elle, lui tendant les bras. Epeurée, elle recula d'un brusque mouvement en poussant un léger cri; mais l'inconnu s'approchant toujours, lui jeta les bras autour du cou, en s'écriant :

— Ma tante, ma chère tante!

— Mon neveu! Julien! Mon enfant!

Ce fut rapide comme un éclair et maintenant

tous deux se serraient, s'embrassaient, confondaient leurs larmes !

— Jeannine ! Jeannine ! mais viens donc ! dit Mme Minglèche à la vieille bonne quand elle fut remise de sa première émotion, c'est Julien, ma chère, embrasse-le, embrasse-le !

Jeannine, secouée, elle aussi, par l'émotion, s'avança vers Julien qu'elle avait vu tout petit, qu'elle conduisait à l'école et qui lui avait joué plus d'un de ces bons tours dont elle enrageait, lui ouvrit ses deux bras et le tint longuement embrassé.

— *Cé to, pitile en moïn ! ah ! to rivé enfin ! moïn qui té ka couai ku ça pas té qué jammais rivé !*

Et elle se mit, à son tour, à fondre en larmes de joie.

— Allons, allons, Jeannine, fit Julien de sa plus grosse voix, ne pleure pas, va ! Me voilà de retour dans le pays, chez ma tante et il faudra cette fois-ci un ouragan pour me déraciner.

— *Madame, ou lendé li palé fouançais, non, plis ki blanc Fouance la même ! li dil gnou louragan pas ké fait li per ! Bravo, ca, mon fils !*

Pendant ce temps, les bomboatiens étaient restés à la porte avec les malles et les caisses de Julien. Mme Minglèche pria Jeannine de faire transporter les bagages du jeune homme dans la chambre qu'elle avait conservé tout à côté de la sienne en souvenir de son mari.

Le va-et-vient qui se faisait dans la maison, le bruit des voix, la montée des malles dans l'escalier, tout cela attira l'attention de Mimi qui

ouvrit sa chambre pour savoir ce qui se passait.

— Mademoiselle, lui dit Jeannine qu'elle aperçut en ce moment, mademoiselle, c'est M. Julien qui est arrivé! vous ne le connaissez pas? Il est au salon avec madame...

Elle avait entendu Mme Minglèche parler quelquefois de Julien, de ce neveu parti depuis longtemps et qu'elle croyait mort. Que se passa-t-il en elle? Un mouvement de peur l'étreignit, elle cherchait brusquement à rentrer dans sa chambre, quand elle entendit la voix de Mme Minglèche qui l'appelait.

— Mimi! Mimi!

— Marraine, me voilà, que me voulez-vous?

— Descends vite!

— Je viens marraine.

Elle s'appuya un moment à la cloison pour réprimer les violents battements de son cœur, puis, reprenant courage, elle descendit lentement l'escalier, comme à regret.

— Mlle Noémie Savigny, ma filleule, dit Mme Minglèche en la présentant à Julien. — Mon neveu, M. Julien Lechels.

Les deux jeunes gens se saluèrent. Julien tendit la main à Noémie avec son sourire bon enfant et celle-ci la prit, rougissante et troublée.

Ils s'assirent, Mme Minglèche et Julien, sur le canapé, et Mimi, dans une berceuse.

La jeune fille, depuis qu'elle avait perdu sa mère et vivait, en quelque sorte, cloîtrée, n'ayant plus souci du monde, était bien changée; mais, le croirait-on? c'était à son avantage; elle avait embelli.

On aurait eu de la peine à reconnaître en elle la vierge au corps frêle, au sourire timide, à la démarche noble et fière que nous admirions au commencement de ce récit. Comme un bijou qui sort des mains de l'artiste, la nature l'avait finie. Sa robe noire, qui lui dessinait admirablement la gorge, laissait deviner les beautés de son corps; ses épaules avaient des lignes d'une délicatesse hardie et sa tête, d'une pureté sculpturale, resplendissait sous le flot pressé de ses noirs cheveux qui la paraient comme d'une couronne. Mais les yeux, surtout, s'étaient transformés. Ils n'avaient plus cette expression vague, cette indécision, cette naïveté, cette candeur d'une âme que nul souffle n'a encore ternie, que nulle main profane n'a touchée. Ils étaient fermes, quoiqu'attristés, et livraient leur douloureux secret d'espérances déçues, de foi morte, d'expérience venue à la suite de cruels déchirements. Tout en elle imposait; son geste bref, sa parole où perçait une amertume profonde.

— Qu'as-tu fait depuis que tu a laissé la Pointe? demanda Mme Minglèche à Julien.

— Mais, je te l'ai écrit, ma tante, fit Julien; cependant puisque tu le veux... Après avoir fait, continua-t-il, de nombreux voyages en Angleterre, au Japon, dans l'Inde, en Australie, que sais-je? je m'embarquai sur un navire qui faisait le tour du monde et j'y accomplis mon service en qualité de marin. Ce service accompli, je me fixai à Bordeaux où je fus reçu capitaine au long cours. Si je ne t'ai pas écrit plus souvent, c'est que je m'enquerrais par ailleurs de tes nouvelles, je te savais en bonne

santé et que je voulais te faire la surprise de savoir que ton mauvais garnement de neveu avait enfin réussi à devenir quelque chose.

Et il déposa tendrement un baiser sur les joues de Mme Minglèche.

Mimi regardait Julien à la dérobée. Le jeune marin avait trente-cinq ans. Le teint brun, les cheveux légèrement crépus, le front ouvert et large, les yeux noirs, dans lesquels se lisait toute la bonté de son cœur, le nez fin, la bouche grande, mais où l'on voyait des dents bien rangées et très blanches, la moustache noire relevée cavalièrement comme un gentilhomme du temps de Louis XIII, les mains petites, si mignonnes qu'on eut cru qu'elles n'étaient pas celles d'un marin, le parler franc, tout cela joint à une timidité excessive : tel était Julien. Au moral, c'était un esprit délicieux. Sa timidité excessive faisait qu'il sentait vivement le ridicule, le portait à une défiance exagérée de lui-même et le rendait d'une circonspection poussée jusqu'à l'extrême. Avec cela, l'âme la plus aimanté et le cœur le plus expansif. Aussi, c'était avec bonheur qu'il accueillait ceux qui l'abordaient et se laissait entraîner parfois à ces joyeuses réunions que les marins aiment tant lorsqu'ils sont à terre. Une fois lancé, il charmait tout le monde par la vivacité de son esprit, ses bons mots, ses fines réparties, ses anecdotes, ses chansons de bord et il se laissait aller au charme de son naturel expansif.

Lorsqu'après un long voyage on jetait l'ancre en vue d'une de ces villes merveilleuses qui semblent avoir été bâties par des mains autres que

celles des hommes, tant leur aspect paraît enchanteur, tant elles se déroulent rieuses et coquettes, sous une brise embaumée des plus suaves parfums, — les matelots joyeux se répandaient en folles chansons, se faisaient une fête de parcourir les rues de les emplir de bruits et de clameurs, de gaspiller inutilement l'or qu'ils avaient gagné au dur métier de la mer, — Julien les laissait aller à leurs plaisirs. Il dirigeait ses pas de préférence vers les musées, vers les monuments qui jouèrent jadis leur rôle dans l'histoire ou bien vers une de ces cathédrales aux arceaux curieusement ouvragés, aux voûtes sombres, froides, mélancoliques où l'on converse avec Dieu et où l'orgue, lorsqu'il avait le bonheur de l'entendre, avec ses accords puissants, ses rugissements de tempête, ses concerts de voix humaines, ses modulations infinies, semble faire renaître en vous la foi oubliée ou abolie, la croyance ébranlée, la pitié morte.

A bord, lorsque le navire sillonnait la pleine mer, lorsque les vagues heurtaient les sabords, les matelots assis sur le gaillard d'avant, livraient à la brise les gais refrains de leurs chansons, leurs propos, leurs rires joyeux ou bien, assis en cercle autour d'un conteur facétieux, s'en donnaient à cœur joie de bons mots et de lazzi, Julien, seul, à l'écart, appuyé sur le bastingage, voyait les flots, succéder aux flots, ébranler les flancs du navire, les poissons-volants passer par bandes, les grandes baleines, émergeant de l'eau, se diriger vers des routes inconnues, les marsouins, allant en bandes joyeuses, défier par leur rapidité les plus fins voi-

liers, le nuage poursuivi par le vent; il suivait de l'œil les oiseaux marins qui tournoyaient autour du vaisseau et finissaient enfin par se poser sur ses vergues ou sur ses mâts.

Malgré sa timidité, peut-être, qui sait, à cause d'elle, Julien était aimé de ses camarades, lesquels ne pouvaient s'empêcher cependant de lui reprocher le peu de cas qu'il faisait de leurs amusements, de les fuir en quelque sorte, mais comme il avait le cœur bon et expansif, l'âme aimante, le plus souvent les reproches expiraient sur les lèvres.

Jeannine vint annoncer que le dîner était servi et qu'il fallait se mettre à table.

— Que nous donnes-tu, ma bonne Jeannine? demanda Julien en parlant un français panaché de créole.

— *Moin pas té save to té ka rivé*, dit Jeannine; *mais to lini yon bon tit diné : Soupe au vémicelle, accras à morue avec yon bon goût piment, crabes fâcis, gnouvé à capitaine rôti, jon bon gigot mouton et salade.*

— Et le dessert? fit Julien en riant.

— *Pouca, to lini confiti goyaves, confiti babadines, confiti pommes cythè, confiti tamarins... To ké pé choisi.*

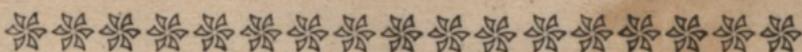
— Et, puisque je suis à même, je pousserai la curiosité jusqu'à te demander ce que tu nous réserves à déjeuner pour demain?

— *Dimain pas la moin; dimain cé ca bon Dié. Aloss, si moin voué dimain, Jeannine à to ké ba to yon di riz calalou aux crabes, aïe! pitile à moin, moin vlé voué to léché douète à to!*

Et ce disant, elle faisait mine de se lécher les doigts.

Mme Minglèche et Julien partirent d'un franc éclat de rire, Mimi sourit, et l'on passa dans la salle à manger, que, ce soir là, en l'honneur de Julien, Jeannine avait illuminée comme aux grands jours de fête.





LA FIÈVRE JAUNE

L'Arsenal venait de tirer son coup de canon pour annoncer cinq heures, les casernes de l'infanterie de marine et de la gendarmerie coloniale sonnaient la diane, les cloches de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul et de la chapelle Saint-Jules tintaient l'angélus, quand Julien, qui ne dormait pas depuis longtemps, se leva, passa son pantalon, endossa son pardessus, mit une cravate à son cou, sa casquette, ouvrit la persienne et se mit à regarder dans la rue.

Devant lui, le jour se levait radieux; des petits nuages, de toutes les couleurs, attendaient dans le ciel que le soleil eut paru pour lui faire cortège; à gauche, le faubourg de la rue de Nozières paraissait tout enveloppé de brouillards; à droite, au loin, par-dessus les toits, on distinguait les mâts des navires en rade.

Des dévotes, emmitouflées, le livre de prières d'une main, le parapluie de l'autre, hâtaient le pas vers l'église où l'on tintait déjà la première messe.

Des ouvriers, arrimeurs, déchargeurs, bomboatiers, porteurs d'une marmite contenant leur « *manger* » ou leurs outils sur l'épaule, se dirigeaient vers le port. Les porteuses de pain défilaient de porte en porte, d'une marche pressée et hâtive; leurs grands paniers sur la tête, elles allaient distribuer leur marchandise, celles-ci aux quatre coins de la ville, d'autres à la campagne. Les « cabrouetiers », venus du Morne-à-l'Eau, des Abymes ou du Gosier, déchargeaient leur provision de bois, amenée par des bœufs solides, devant la porte des boulangers. Les femmes de la campagne, marchant en file indienne, portaient leurs « trays » remplis d'ignames, de malangas, de patates et de « pois Angole » ou « *pois de bois* »; les maraîchères ployaient sous le faix des légumes, cultivés non loin du chemin de la Gabare et parmi lesquels se trouvaient, ne vous en déplaise! des artichauts, des salsifis, des asperges, et s'arrêtaient devant la maison de leurs clients; les laitières, la robe retroussée jusqu'aux mollets, une bouteille de lait à la main, causaient et riaient entre elles; les vendeurs de « *cocos à l'eau* », de corrossols « *doudouce* », de « *mabi* », faisaient entendre leurs cris répétés; enfin, les garçons bouchers traînaient à bras, à la halle, dans de petites charrettes, la viande de boucherie qui devait servir à l'alimentation des « pointus ».

Julien regardait et s'amusait de ce spectacle matinal. Toute cette vie, tout ce mouvement, toute cette animation, convergeant vers la ville qui s'éveillait, lui rappelaient son enfance où, orphelin dès le berceau, il avait été élevé chez ses parents,

M. et Mme Minglèche. Alors, levé bien avant cinq heures, il sortait en cachette de la maison, s'en allait en courant vers le port. Debout contre un boucaut de sucre, il contemplait, les yeux ravis, les grands navires arrivés de France ou des pays étrangers, suivait du regard les canots dans lesquels des marins allaient « faire de l'eau » ou les embarcations qui s'en revenaient des îlets, les pirogues bondées de marchandises et de passagers qui avaient voyagé toute la nuit, les *sabbats* des Saintes, de la Désirade, de Sainte-Marie de la Capes-terre, les gommiers enfin, dont les patrons gouvernent la pagaïe avec tant de dextérité et qui se dirigeaient vers la halle où ils annonçaient l'arrivée de la marée par de retentissants coups de « corne ». Il avait vu, depuis, les grands ports maritimes du monde; mais tout cela ne valait pas son pays, sa Pointe-à-Pitre; et il humait avec délices la brise qui le caressait, le cœur en proie à je ne sais quelle joie, sentant de douces larmes lui monter aux yeux.

— *Esse moin pé entré?* fit entendre Jeannine qui frappait à la porte.

— Tu peux entrer, dit Julien.

Jeannine apparut, lui apportant une tasse de café qu'il avala tout bouillant, le savourant à petites gorgées gourmandes. Quand il eut fini :

— Jeannine, fit-il en gardant la tasse, et avec son plus grand sérieux, mes sincères compliments; excellent, ton café! Je ne te le cache pas, c'est savamment préparé. Bien sûr! Mais tu as oublié quelque chose, ma chère vieille...

— *Ça moin oublié con ça ?* demanda Jeannine tout ahurie.

— Tu m'as donné le bon Dieu sans confession ou, pour mieux dire — voyant la mine embarrassée de Jeannine — tu m'as servi le café sans l'accompagner d'un *bourjaron*... d'un petit doigt de rhum.

— *Ou jamais vouè bilin con ça*, fit-elle à Mme Minglèche qui entrait en ce moment dans la chambre de Julien, *til moune là qu'a pâlé tropp fouancé ban moin. Jigéé ! pouli dit rhum, li qu'a dit moin : « Ti m'as pas donné le bouljaon ». Ah ! mon fils, pâlé drouell, hien ! pou moin ça pé compranne fouancé à ou, tendé !*

Elle alla chercher ce que lui demandait Julien, tandis que celui-ci avec Mme Minglèche riait de tout leur cœur.

— As-tu bien dormi ? demanda Mme Minglèche.

— Oui, ma tante. Figure-toi que je me suis levé à cinq heures. La Pointe n'a pas changé, je t'assure. Toujours le même va-et-vient, les cris, le langage créole qui lui donnent tant de mouvement, de joie, de gaîté. Mais, continua-t-il en donnant un autre cours à sa pensée, tu as bien fait de venir. Tu m'aideras à déboucler mes malles et tu verras si je t'ai oubliée.

En disant cela, il attirait à lui une de ses malles, l'ouvrait, en sortait une jolie garniture contenant un missel, un porte-monnaie et un étui garni de son chapelet en or qu'il offrit à sa tante. Puis ce fut une belle robe, un foulard acheté en Chine, une paire d'anneaux, un chapelet destinés à Jeannine et, comme il avait aussi acheté, à tout hasard, une

ravissante boîte à mouchoirs en ébène, avec inscriptions de nacre et bordure d'argent, il chargea Mme Minglèche d'en faire cadeau à sa filleule Mimi, de sa part.

La distribution faite, ils s'entretinrent des amis, des connaissances, et Julien parla de Mme Mathias, Polidor, Chantrel, Janquis, Pigeon, qui avaient connu ses parents et l'avaient vu tout gamin. Comme il se proposait d'aller les voir le lendemain, Mme Minglèche lui promit de mettre Jeannine à sa disposition, car, ne faisant plus depuis longtemps de visites, elle ne pouvait l'accompagner. Il s'informa aussi des camarades de son âge qui, comme lui, devaient être à présent des hommes; il les nomma presque tous; mais Mme Minglèche ne put lui donner des renseignements sur aucun d'eux, vivant, comme on le sait, retirée dans sa maison.

Au déjeuner, Mimi remercia Julien de la charmante boîte à mouchoirs qu'il lui avait fait offrir par sa marraine. Elle le fit en termes reconnaissants, mais elle conserva, pendant tout le repas, sous ses traits pâles, son sourire énigmatique, sa froideur glaciale. Julien la regardait à la dérobée et il lui sembla voir qu'elle évitait de rencontrer son regard.

— Drôle de filleule qu'a ma tante, se disait-il, drôle de filleule tout de même!

Quand, le lendemain soir, pendant le repas, Julien annonça à sa tante qu'il avait achevé ses visites, elle lui demanda si on lui avait fait bon accueil, si on l'avait revu avec plaisir partout où il s'était présenté.



— Mais oui, chère tante, toutes ces dames m'ont revu avec la plus grande joie et force compliments. Il faut le dire, elles n'ont pas changé, ajouta-t-il avec un malin sourire. Mme Mathias est restée toujours une excellente vieille en train d'épousseter sans cesse ses « bons dieux ». Mme Pigeon, elle, est demeurée la maigriote, la futée, l'entreprenante, en un mot l'oiseau dont elle porte si bien le nom. Mme Jonquis a toujours sa voix de bébé qui commence à parler. Mme Polidor a des poils au menton, comme la Femme à Barbe ; elle m'a avoué que, maintenant, elle porte « chapeau ». Mme Chantrel s'est garnie le crâne déplumé d'une magnifique perruque toute fraîche. Elle est à présent requinquée comme une jeune fille de seize ans.

— Méchant ! fit Mme Minglèche en étouffant une forte envie de rire.

— Tu trouves ? Mes camarades et amis d'enfance, je les ai revus avec le sentiment agréable que l'on éprouve après vingt ans d'absence. Figure-toi que j'ai trouvé Daph toujours le Roger-Bontemps que j'ai connu il y a de cela quinze ans. Carolus, avec son rire entraînant, plus acharné que jamais au *pill* et aux coqs. Borr qui s'est fait une réputation méritée avec le violon, est aujourd'hui chef de la fanfare municipale et se délasse de ses occupations en faisant la cour aux fillettes. Alphonse Zy, à part son éternelle envie de dormir est entiché plus que jamais des beaux chevaux et des belles voitures. Savinian, maigre comme un clou, est toujours de bonne humeur, insouciant, aimant à se moquer des autres. La Ficelle, oh ! ce

bon La Ficelle, long comme un jour sans pain, s'est fait entrepreneur de charpentes; il passe son temps à s'occuper de ce qui ne le regarde pas, toujours grincheux et maussade. Succéquaint continue à engraisser et, avec lui, ses plaisanteries mordantes et salées. Tous enfin, ils aiment beaucoup le punch au citron ou à l'*acca*, comme ils disent. Je ne te dis que ça, ma tante!

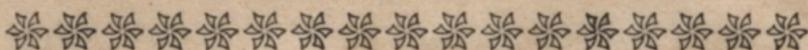
— As-tu fini tes médisances, fit Mme Minglèche?

— Je me tais, dit Julien en riant.

Mimi, aux premiers mots du jeune homme, avait senti tout son sang lui refluer au cœur; son visage pâle, semblait s'être décoloré plus encore; des larmes lui montaient aux yeux. Elle baissa la tête comme une fleur que l'orage menace; mais elle la releva instinctivement, faisant effort pour se contenir. Toutes ces personnes que nommait Julien avaient été, pour Armand et pour elle, des amies, des connaissances. La sachant maintenant chez Mme Minglèche, peut-être avait-on parlé d'elle, voulait-on connaître ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait, en un mot quelle était sa vie. Mais Julien continua son récit sans faire allusion à elle, sans que rien dénotât que son nom eut été prononcé et Mimi, soulagée, daigna sourire à ce qu'il racontait.

— Oh! mademoiselle, vous avez souri de votre bon sourire, dit Julien surpris et comme tout heureux de la chose, pourquoi n'êtes-vous pas toujours ainsi?

Elle secoua la tête en rougissant et se détourna pour ne pas répondre.



LA FIÈVRE JAUNE

— SUITE —

Des jours et des jours se passèrent ainsi. Les deux jeunes gens continuaient à se voir presque sans se parler ou, du moins, lorsqu'ils se rencontraient aux heures des repas, car Mimi restait toujours dans sa chambre occupée à lire, à coudre ou à broder, ils n'échangeaient entre eux, que de simples propos de politesse banale. Mme Minglèche voyait sans rien dire : depuis longtemps sa filleule l'avait habituée à cette vie silencieuse ; elle en souffrait cependant à cause de Julien. Plusieurs fois, elle avait engagé son neveu à sortir, à aller voir ses amis, à se promener, à se distraire. Il avait obéi ; mais la monotonie de la Pointe, les promenades, le café, le *pîll*, les filles qui s'offraient à lui, tout cela avait fini par lui porter sur les nerfs et maintenant il ne sortait presque plus, passant son temps à fumer, à lire sa correspondance ou à rêver durant de longues heures. Souvent, — pourquoi ne

pas le dire? — tous les jours, l'image de Mimi lui passait devant les yeux. Qu'avait-elle donc pour s'être, comme la femme de Loth, changée en statue de sel? Son cœur était donc brisé pour garder toujours ce visage froid et austère? Elle avait dû souffrir et peut-être souffrait-elle encore, pour conserver sur ses lèvres ce pli dédaigneux qui vous glaçait? Pourquoi ne répondait-elle que par des phrases brèves aux questions qu'on lui posait ou semblait-elle ne pas s'inquiéter de ce que l'on disait, la pensée perdue ailleurs? Dans quel abîme profond avait glissé tout son être? Julien restait là, des heures entières, le front dans la main, comme égaré, cherchant à comprendre et, à la fin, il disait avec mélancolie :

— Ma foi! moi qui ai vu des femmes un peu partout sans me soucier d'elles, ne voilà-t-il pas que je deviendrais amoureux, de qui? d'une jeune fille qui ne sait même pas si j'existe et ne me prête nulle attention! Ah! ce serait par trop fort, comme le dit notre brave ami Carolus, cela dépasserait en excentricité ce que j'ai vu de plus original en ma vie!

Un matin, Julien qui souffrait depuis quelques jours sans savoir au juste de quoi, se leva le corps tout courbaturé, des douleurs de tête intenses, avec une violente envie de dormir. Il s'assit sur son lit; dans la glace qui lui faisait face, il se vit tout défait et eut le courage d'aller, chancelant, frapper chez sa tante. Celle-ci, en le voyant, recula comme à l'aspect d'un spectre qui serait entré chez elle.

— Ma tante, j'ai peur! ma tante, sauve-moi!

Et Julien, trébuchant, se dirigea vers le lit de Mme Minglèche où il s'affaissa sans connaissance.

Que se passa-t-il dans le cœur de cette excellente femme? Que demanda-t-elle au ciel en ce moment suprême? Voyait-elle le fils de son frère, absent depuis si longtemps, revenir dans son pays, pour le perdre aussitôt? Elle ne poussa pas un cri, ne fit pas entendre une plainte, mais s'élança vers Julien, souleva sa tête et lui fit respirer des sels qui se trouvaient à sa portée. S'apercevant que ses soins étaient inefficaces, elle appela de toutes ses forces Mimi et Jeannine.

La porte de la chambre de Mimi s'ouvrit et la jeune fille affreusement pâle, parut sur le seuil.

— Qu'y a-t-il, marraine, dit-elle en accourant?

Mme Minglèche lui montra Julien qui n'était pas encore revenu de son évanouissement. Une légère écume noirâtre frangeait sa bouche; il faisait entendre des râles sourds et prolongés.

A cette vue, Mimi poussa un cri de terreur. Portant la main à son front, tandis que de l'autre elle comprimait les battements de son sein, elle chancela comme un homme en proie à l'ivresse; mais son émotion fut de courte durée et elle reprit aussitôt son sang-froid habituel.

— Jeannine, dit-elle à la bonne qui était accourue au cri jeté par sa maîtresse et qui, apercevant Julien étendu sur le lit, sans aucun signe de vie, avait mis les deux mains sur sa tête, en jetant des cris de désolation, Jeannine, il ne faut pas vous désespérer ainsi. Courez vite dans la rue de l'Hôpital et amenez sur l'heure le médecin de la famille.

Jeannine dégringola l'escalier; peu après on l'entendit ouvrir la grille du jardin et partir en courant vers la rue de l'Hôpital.

Mimi resta seule avec Mme Minglèche. Malgré les sels qu'elles prodiguaient à Julien, leurs soins n'étaient couronnés d'aucun succès. Anxieuses, elles prêtaient l'oreille au moindre bruit, croyant entendre les pas du médecin. Enfin, la grille s'ouvrit et, conduit par Jeannine, on vit entrer le docteur Ferdinand L'Herminier.

Né à la Basse-Terre, le 20 juin 1802, d'un père chimiste et naturaliste distingué, il fut envoyé en France de bonne heure. Ses aptitudes, en même temps que les désirs de son père, le décidèrent à se faire médecin. Il fut reçu docteur à Paris, à l'âge de 26 ans et c'est là qu'avec les amis à qui son père l'avait recommandé, les Geoffroy-Saint-Hilaire, les Cuvier, les de Blainville, les de Jussieu, dont il suivit les savantes leçons, il contracta son goût si vif pour l'histoire naturelle. Renenu à la Pointe, que rien ne put jamais le décider à quitter malgré les sollicitations les plus flatteuses, il soutint toute sa famille ruinée par les troubles qui ensanglantèrent le pays vers la fin de la période révolutionnaire. Le roi Louis-Philippe, par ordonnance du 25 avril 1845, le fit chevalier de la Légion d'honneur en récompense de son dévouement pendant le tremblement de terre de 1843 et à cause aussi de ses savantes études sur la flore de la Guadeloupe. Il était médecin en chef de l'hospice civil de Saint-Jules, de la salle d'asile Sainte-Elisabeth et membre du Conseil municipal. « Soignant les pauvres

« avec désintéressement, mettant sa science à la
« disposition de chacun, toujours prêt à rendre ser-
« vice et à donner l'aide de son talent, obtenant
« l'estime de tous, l'affection de ses malades, l'a-
« mitié et la déférence de ses confrères qui l'ap-
« pelaient leur maître, trouvant au milieu de ses
« multiples occupations le temps de correspondre
« avec les sociétés savantes qui recherchaient sa
« collaboration, réunissant à ses frais ces dispen-
« dieuses et magnifiques collections que l'on voit
« au Muséum de Paris, spécimens variés de la mi-
« néralogie et de la botanique de nos contrées; et,
« par dessus tout, bienveillant, dévoué, charitable,
« modeste, tel était le docteur L'Herminier. » (1).

La tête ronde, le front chargé de pensées, les cheveux grisonnants, coupés en brosse, les yeux doux, petits, malins, ayant, quand il le voulait, un regard imposant, la bouche éclairée d'un bon et bienveillant sourire, rasé de frais, la cravate de fine batiste faisant deux fois le tour de son cou, à la mode de 1830, le gilet blanc, portant à la boutonnière de sa redingote noire, ample et correcte, le ruban de la Légion d'honneur, un grand chapeau dont la hauteur diminua plus tard et qui était garni, à cette époque, de bords plats très étroits,

(1) Discours prononcé, le 11 décembre 1872, par M. Alcide Léger, maire de Pointe-à-Pitre, à la translation des cendres du docteur F. L'Herminier. — Journal l'*Avenir*, 31^e année, du 13 décembre 1872. — Archives personnelles.

la canne à pommeau d'or à la main, le docteur L'Herminier salua Mimi, tendit la main à Mme Minglèche et, après avoir rapproché du lit une chaise, regarda Julien et secoua la tête.

— C'est la fièvre jaune, dit-il.

— Ah! mon Dieu, firent entendre à la fois les deux femmes, tandis que Jeannine s'affaissait dans un coin pour pleurer.

— Le corps est d'une chaleur brûlante, continua le docteur en auscultant le malade, le pouls est puissant, plein et fréquent, et la langue jaunâtre, entourée d'une zone verdâtre, reste toujours humide.

— Docteur, me promettez-vous de le sauver? s'écria Mme Minglèche en joignant les mains devant M. L'Herminier pensif.

— Le médecin vous assure tout son dévouement, madame; Dieu fait le reste.

Alors, une lutte s'engagea entre le praticien et la mort, lutte dans laquelle, trop souvent, l'avantage reste à cette dernière qui, riant de nos efforts, emporte sa proie. Mais non, Julien ne devait pas mourir. La victoire resta au médecin, à l'homme de l'art qui s'était senti assez fort pour lutter corps à corps avec le terrible mal, comme jadis Jacob contre l'ange.

Quand le docteur L'Herminier annonça, au bout de vingt jours, que le malade, pour lui, était hors de danger et qu'il fallait l'emmener à la campagne, loin, bien loin de la ville, un cri se fit entendre, non pas de terreur et de désespoir, mais d'amour et de reconnaissance envers Dieu et le méde-

cin, et Mme Minglèche tomba à genoux, suffoquée par ses larmes.

Après le long évanouissement du premier jour, Julien, en ouvrant les yeux, distingua d'abord, debout à son chevet, un homme dont le visage lui était inconnu et qui tenait une de ses mains dans les siennes. A côté de cet homme dont il cherchait, mais en vain, à s'expliquer la présence, il aperçut sa tante, penchée vers lui, avec Mimi. A cette vue, un sourire de douce joie s'esquissa sur ses lèvres. Il voulut parler, déjà il ouvrait la bouche, mais l'homme dont la présence à son chevet le préoccupait si fortement, qu'il le montrait des yeux aux deux femmes comme pour savoir le but de sa présence, lui fit signe de se taire. Sans se rendre compte de l'étrange ascendant que l'inconnu exerçait sur lui, il obéit, non sans toutefois regarder Mme Minglèche et Mimi qui lui répétèrent l'ordre du médecin.

La nuit du lendemain, le mal suivit lentement sa marche; couché sur le dos, en proie à une soif inextinguible qu'il fallait à chaque instant apaiser, Julien put enfin, affaîssé par la souffrance, reposer un moment. Profitant de cet instant de répit, Mme Minglèche s'endormit dans une berceuse et Mimi roulant doucement un fauteuil près du lit, se constitua garde-malade. Prêtant l'oreille, elle entendit Julien se plaindre, murmurer des mots entrecoupés, puis tout à coup, elle l'écoula dire, d'une faible voix, de cette voix de malade qui fait si mal à entendre, l'*Amitié*, cette poésie d'Edouard Grenier, « qui rappelle les pures beautés d'André

Chenier et de Lamartine (1) », et qu'on lit enchâssée dans *Primavera* :

Je connais sur la terre une bien douce chose
 Au cœur blessé,
Un asile où poudreux, le voyageur repose
 Son pied lassé;
Une source qui fuit de son bassin de mousse
 A flots égaux,
Où la lèvre peut boire avec l'eau fraîche et douce
 L'oubli des maux.
Je sais un doux parfum, un baume salutaire,
 Rayon d'avril
Que l'ange même envie aux enfants de la terre,
 Dans leur exil.
Eh bien ! le doux parfum, l'eau fraîche, le dictame,
 L'asile sûr,
C'est pour un cœur souffrant une amitié de femme
 Où tout est pur.

Mimi, tombant à genoux, prit la main de Julien qu'elle appuya contre son front et d'une voix que brisaient des sanglots, elle murmura :

— Oh ! oui... oui... espère... Julien... Julien !
Dieu est bon ! Il te conservera à notre affection !



(1) G. Walch.



DANS LES HAUTEURS DE PETIT-BOURG

Il était sept heures du matin quand, le samedi, une grande voiture s'arrêta devant la porte de Mme Minglèche. Le docteur Ferdinand L'Hermier, ainsi qu'il l'avait promis, était occupé à donner ses dernières instructions. Mme Minglèche, ayant à ses côtés Julien bien faible encore, Jeanine et Mimi assises en face d'elle, s'installa dans la voiture, le docteur leur dit adieu, promettant de venir les voir dès que ses occupations lui permettraient d'aller faire une course d'herborisation dans les montagnes. Suivant la rue de Nozières, gagnant le boulevard, passant le pont des Abymes, — ce pont jeté sur le canal Vatable et qui avait deux corps-de-garde où la ville mettait en dépôt quatre pompes à incendie, — la voiture ne tarda à atteindre la route de la Gabare.

Le faubourg des Abymes, centre de la population ouvrière et travailleuse de la ville, ne présentait pas alors l'aspect sale, sordide, misérable qu'il a de nos jours. Elevées sur des marécages comblés en

partie par le morne Miquel où commençait à se construire, dès 1726, l'église de la paroisse des Aymes, — les quelques maisons à étage, placées surtout à l'entrée du faubourg étaient suivies d'une foule de petites cases basses, bâties la plupart sur pilotis, propres, coquettes dans leur modeste intérieur. L'hospice Saint-Jules montrait à tous sa façade bien peinte, son air bon enfant, son accueil toujours bienveillant pour les pauvres déshérités de la vie qui venaient s'y faire soigner et, à travers la grille d'entrée, sa modeste chapelle où venaient prier bon nombre de personnes. Sur le pas des boutiques, des « *lolos* », comme on dit en créole, les ménagères devisaient, riaient à gorge déployée de quelque bonne farce, de quelque cancan sur leur voisine, de quelque plaisanterie salée ou d'une de ces médisances comme on en raconte tant sur le prochain. Et puis, c'étaient partout, nous allions dire dans presque toutes les maisons, au-devant des portes, reposant sur de petites caisses, des « trays » chargés de pain, de figues, de mangues, de cannes à sucre, à côté d'une chaudière toute bouillante d'huile, les marinades de morue ou de malangas ; de grandes marmites ou de larges « panes » en fer-blanc toutes remplies de diverses « racines » du pays que les arrimeurs, les gabarriers, les bomboatiers, tout le peuple des travailleurs en fin achetait en se rendant à ses occupations.

La voiture s'était engagée sur la route de la Garbarre qu'elle avait franchie au grand trot de ses chevaux, dans la crainte des marécages qui la bordaient en partie. Elle était arrivée au bac de la Ri-

vière-Salée qu'elle avait passée aussitôt, sans avoir à se plaindre des moustiques. Maintenant de la Grande-Terre, elle se trouvait à la Guadeloupe et ne tardait pas à prendre les habitations qui étaient sur la route. C'étaient La Jaille; puis d'Estrellan avec sa belle allée, aujourd'hui mutilée, de palmistes, droits comme des flèches, agitant dans l'air leurs grandes feuilles semblables à une gerbe, d'où l'on voyait à chaque instant se poser des merles qui s'appelaient de « leurs rires moqueurs »; Houëlbourg, à gauche, sur un petit morne, que Louis XIV avait érigé en marquisat; Belleplaine qui fut la demeure d'un de nos plus distingués délégués de la Guadeloupe : M. Eimar de Jabrun; Arnouville, l'une des belles propriétés du Petit-Bourg, que le roi établit en fief par lettres patentes du 11 juin 1738, et dont M. Pierre Vince, alors un des plus riches négociants de Pointe-à-Pitre, fut possesseur avant 1835; Versailles dont le nom rappelait celui de la ville où la Cour s'était établie, qui était un démembrement de l'habitation Arnouville et fut concédé, en 1780 à M. Cadou.

On commençait alors la récolte. Sur toutes ces habitations, c'était un mouvement intense de vie, de travail, d'animation, de bien-être. On y voyait des cultivateurs, hommes, femmes, enfants, les uns s'attaquant aux rangs de cannes, les abattant à coups de coutelas, les « épaillant », — les autres, les ramassant, pour en former des « paquets » qu'ils liaient avec leurs feuilles même. Les « cabrouettiers », montés sur leurs cabrouets attelés de trois vigoureux mulets de Buenos-Ayres qu'ils

excitaient de leur grand fouet, ayant une peau de « cabrit » attachée par derrière, allaient de la pièce de cannes au moulin où ils déchargeaient leur fardeau, puis s'en retournaient, rapides comme l'éclair, courbés sur leurs bêtes, d'où ils étaient partis. La sucrerie, construite en maçonnerie, dont les portes et les fenêtres, largement ouvertes, laissaient s'échapper la fumée et les exhalaisons des chaudières, montrait celles-ci où le jus de la canne, passant du bac à la Grande, venait ensuite se jeter dans la Prope, la Lessive, le Flambeau, le Sirop et la Batterie. Deux hommes étaient aux fourneaux, activant sans cesse le feu avec des aliments puisés dans la case à bagasse, tandis que de la haute cheminée s'échappait la fumée qui, tantôt noire, tantôt rougeâtre, montait en longues spirales vers le ciel. Des femmes fournissaient des cannes au moulin en chantant un de ces « bellairs » gais et entraînants, qui fait qu'on travaille « *sans coulé raison* » ; des enfants, à leur côté, les uns nu-tête, les autres couverts de ce qui fut autrefois un chapeau, ceux-ci vêtus d'une longue chemise en lambeaux, d'un morceau de loque, d'autres habillés... comme des vers de terre, suçaient de longs bouts de cannes et s'amusaient à se jeter les pelures de l'un à l'autre ; des tonneliers confectionnaient les boucauts pour mettre le sucre ; l'eau du canal faisait tourner majestueusement la roue du moulin, tandis que l'habitant-sucrier, la tête coiffée d'un large panama, le « bout » à la bouche, à la main un énorme bâton, voyait si tout marchait selon ses désirs, si le gérant surveillait la sucrerie, si l'économe et

le commandeur étaient à leur poste, là où l'on coupait des cannes.

Sur le grand chemin se déroulait une théorie de gens de toutes sortes. Pour se garer, à chaque instant, des cabrouets, les campagnards marchaient à la file sur les accotements de la route, d'abord les jeunes, puis les vieilles et ensuite les hommes. La robe relevée à la ceinture, portant sur la tête des paniers ou des « troyes » de légumes, de racines, de farine, de mouchache, de cassave, de fruits, de sirop « batterie », de gros sirop, de la « colle », des « pêches d'écrevisses », du gibier, — les femmes, jeunes, causaient entre elles, parlant de la grand' messe du dimanche, de leurs toilettes, du bal qui devait avoir lieu chez le « père Jeanjean », de leurs amoureux, enfin, comme la laitière de la fable, bâtissant mille châteaux en Espagne, et riant, s'interpellant, daubant, cela coule de source, car où en serait la méchanceté féminine? sur le compte de celles qui étaient absentes. Les mères causaient de leurs ménages, de la portion de terre que leurs maris et elles avaient achetée et payée, Dieu sait au prix de quels sacrifices, de leurs denrées, de leurs enfants qui allaient en classe chez les frères ou les sœurs, de la première communion qui devait bientôt avoir lieu et pour laquelle il y avait tant de dépenses à faire, ce qui leur faisait dire : « *Ça, ma ché, c'est pou bou Dié; li pé ké manqué, bien sù, vini à soucou en nous* ». Quant aux hommes, le pantalon relevé jusqu'à mi-jambe, le paletot au bras, le bâton sur l'épaule ayant, attachés au bout, deux larges souliers qui se balançaient, la cravate noire

ou blanche raide d'empois, la chemise repassée avec un art qui en soulignait encore la blancheur, le « *bougon* » de pipe à la bouche, ils s'entretenaient du prix de la canne, du cours de la bonne morue, nourriture nécessaire, indispensable à tous, véritable manne pour nous à tres créoles, grands comme petits; ils conversaient de Paul Fricassée, l'un des leurs, travailleur exemplaire, excellent père de famille, que M. le Gouverneur venait de nommer au Conseil municipal, un de ces gouverneurs que le chef de l'Etat envoyait nous diriger et qui, il faut bien le dire ici, homme d'honneur, de loyauté, tout rempli d'amour de la justice, emportait en partant le regret de ses administrés.

Voitures, cavaliers, cabrouets attelés de deux bœufs portant à la ville les premiers boucauts de la récolte, d'autres allant chercher des provisions pour les bazars ou les habitations, charrettes chargées de rhum qui laissaient après elles une bonne et forte odeur, celles sortant des pièces de cannes, ayant à leur sommet, se tenant par un miracle d'équilibre, des gamins vêtus de leurs costumes en loques, qui faisaient la grimace aux passants, — tout cela donnait du mouvement, de l'entrain, de la vie même à la route coloniale. C'étaient à chaque instant des cris : « Gare, gare ! vous n'entendez pas alors ! — Hie ! belle vache ! et un large coup de fouet accompagnait cette invitation. — *Hô ! là, Vendredi ! tô pas ka coùlé moin, aloss !* » On entendait des : *Bonjou, man Piè ! bonjou, man Jacques, bonjou, man Fanfan !* et celles à qui ces témoignages d'affection s'adressaient, ne manquaient

pas de répondre : *Bonjou ché pilite à moin. Comment lo quallé? A votre conservation, ma ché!* Tandis que des congolais, par bandes de trois ou quatre dont une femme, marchaient graves, écoutaient le « *banza* » que jouait un des leurs en souvenir de leur pays lointain qu'ils ne verraient plus. Une famille d'indiens, aux jambes nerveuses, composée du père, de la mère, de quatre enfants, venant de l'habitation Le Comté de Sainte-Rose et se rendant à la Grande-Terre pour passer la journée du dimanche avec leurs congénères, marchait, de ce pas alerte, si commun à ceux de sa race. L'homme allait devant, le regard perdu, songeant à l'Inde, une grande pipe en terre à la bouche, ayant à ses côtés un de ses garçons; la femme, marchant loin derrière, suant, soufflant, la lèvre rouge, crachant du bétel, un enfant au sein, les deux autres, cramponnés à sa jupe, faisant entendre : *Aïe! papa! aïe! maman!* semblait sur le point de succomber, et tous deux vous saluant cependant, de leur « *salam* » habituel. Alors, le mari, arraché de ses rêves, s'arrêtait, tournait vers la femme un regard dédaigneux, s'accroupissait en silence sur le rebord de la route et attendait.

En face du courbaril de l'habitation Versailles prend naissance la route vicinale dite de Fontarabie. La voiture la suivit, passa par Daubin, la Grippière et après avoir quitté Bel-Air ou La Rozière, ne tarda pas à arriver à la petite habitation dite « Bonheur ».

Une allée bordée, de chaque côté, de fleurs soigneusement entretenues, conduisait à la maison

principale de ce petit bien de campagne. Devant, un jet d'eau alimenté par l'eau du canal; à droite et à gauche, deux magnifiques lataniers qu'on avait réussi à faire venir là. Bâtie sur quatre pans de mur cette maison était de plein pied, entourée, d'une vaste véranda, carrelée en carreaux mignons, percée de larges portes et de fenêtres pour laisser passer l'air, ayant une vue admirable de tous les côtés. On y accédait par un escalier en pierres de taille dont les rampes disparaissaient sous les plantes grimpantes et folles, qui les escaladaient et enguirlandaient la véranda.

Le gardien de la propriété, le père Grégoire, attendait avec sa femme, sa fille et son fils, Mme Minglèche et sa famille. Ils vinrent à leur rencontre et, quand Mme Minglèche leur eut dit, en leur montrant Julien, que c'était son neveu qu'ils avaient vu tout gamin, les époux Grégoire se jetèrent au cou du jeune homme et le couvrirent de baisers.

— Comment te sens-tu? dit Mme Minglèche à Julien quand elle l'eut bien installé dans un grand fauteuil, sous la véranda.

— Mais bien, ma tante, très bien. Vois, les forces me reviennent déjà, Dieu me pardonne! L'air est bon ici, on respire, on a frais, j'ai faim même et si cela continue, je serais bientôt guéri.

Et tandis que sa tante s'excusait pour aller mettre, avec Mimi et Jeannine, tout en ordre, Julien resta seul et se prit à contempler le beau spectacle qui s'étendait devant lui. Il voyait, de ses yeux perçants de marin, la belle Pointe-à-Pitre avec ses maisons à un étage, blanches dans le lointain,

groupées par carrées ou se confondant pêle-mêle, son église où dominait la croix, son hôpital où peut-être agonisaient des malades qui souffraient du même mal que lui, sa rade couverte de navires dont il pouvait dire à coup sûr la nationalité, ses merveilleux îlets qui la couronnaient de verdure comme une reine, la passe où l'on voyait des bâtiments sortir du port ou y entrer doucement, les voiles à demi déployées, bercées par la brise, semblables à de grands oiseaux fatigués qui sont heureux de reposer leurs ailes dans un port d'atterrissage, les feux de Monroux et de l'Îlet à Cochons, placés l'un en face de l'autre ainsi que les deux yeux de la rade, le phare de l'îlet Gosier, la côte de la Grande-Terre, paraissant tantôt blanche, tantôt couverte d'arbres, de buissons touffus ou rabougris, au loin la Désirade qui ne se laissait deviner que comme un point minuscule posé sur la mer, Marie-Galante, la Dominique en partie et une pointe des Saintes. Entre les îlets qui enferment ainsi que le ferait une coquette ceinture, la rade de la Pointe-à-Pitre, ceux à l'Anglais et les côtes de la Guadeloupe, il voyait le « *Mazarin* », dont les vagues se heurtant venaient mourir insensiblement à la « *Source* »; dans « l'anse d'Onze Heures », il distinguait les îlets la *Brèche*, le *Grand Îlet*, le *Harpon*, la *Hache*, à *Cabris* et, surgissant brusquement devant eux, les deux *Frégates*, celles d'en haut et d'en bas; il apercevait les canots revenant de la pêche, les pirogues, les barges, toutes voiles dehors, s'en piquaient vers la Pointe; les grands pélicans qui vont par bandes, à droite, à gauche,

d'un vol lourd et nonchalant, s'abattant tout à coup dans la mer qui rejaillissait en gerbes irisées par le soleil; à droite, la Soufrière, en partie cachée par les nuages, les grands mornes du Petit-Bourg, projections secondaires des *Deux-Mamelles*, les forêts, les champs de cannes, les sucreries révélées de çà de là par la fumée qui se déroulait de leurs hautes cheminées et, plus loin, perdues à l'horizon, à demi-enfouies sous un amas de verdure, le toit de chaume des cases des petits propriétaires planteurs.

Chaque matin, Julien, appuyé sur le bras de Mme Minglèche, faisait dans les environs de délicieuses promenades. Les promeneurs surprenaient les campagnards à leur lever, occupés d'abord à traire les vaches, parfois, ils s'arrêtaient pour prendre un verre de « *lait chaud* »; disaient bonjour aux paysannes en train d'allumer ou de préparer le café du matin, pour le premier repas de la journée créole, ce bon café bouillant et parfumé qu'on prend sans pain, comme *didies*, accompagné d'un morceau de cassave, d'igname ou de fruit à pain; ils souriaient amicalement aux gamins qui, les yeux encore pleins de sommeil, vêtus d'une longue chemise de toile bleue, apprêtaient la pâtée, le *manger* aux cochons; puis ils allaient droit devant eux, au hasard, sans savoir où, par les immenses champs de cannes qui « ondoyaient au soleil », étalant aux regards leur luxuriante robe verte, ou bien cueillaient les fruits jaunes ou verts qui s'offraient à eux, suspendus aux branches des goyaviers, les icaques rouges, blanches ou noires; pré-

taient l'oreille au joyeux gazouillis des sucriers, des gros-becs, des petits jaunes, des merles et suivaient les « *foufous* », ces mignons oiseaux-mouches, qui, se posant sur les branches, pour s'envoler aussitôt, laissent dans l'œil un éblouissement d'émeraude et frappent l'oreille de leur petit cri rageur.

Mimi était de toutes ces promenades matinales. Moins pensive, moins mélancolique, elle se surprenait parfois à rire, comme aux heureux jours, lorsque Julien, en veine de bonne humeur, racontait une de ces désopilantes charges du gaillard-d'avant. Il semblait que son éloignement de la Pointe-à-Pitre, où elle avait tant souffert, l'eût transformée entièrement et fait diversion à ses tristes pensées emportées sans retour, aux souvenirs pénibles qui l'obsédaient.

Mimi, depuis la nuit où Julien, brisé par la souffrance, ne sachant ce qu'il disait, avait d'une voix mourante, récité les vers de « *l'Amilié* », Mimi, dis-je, avait senti une révolution s'opérer en elle. Julien l'aimait-il donc? Elle ne voulait pas encore le croire. Alors, comment se faisait-il qu'elle était tombée à genoux, qu'elle lui avait pris la main et murmuré : « Espère, Julien, espère! » Sentait-elle déjà, en présence de ce simple aveu, arraché à la mort, que son amour pour *l'autre*, pour Armand, ne serait bientôt plus qu'un souvenir lointain? Où était-il, *lui*, tandis qu'elle se consumait encore dans le chagrin et dans les larmes, loin du monde, *lui* qui l'avait oubliée, *lui* qui l'avait trahie, qui avait failli la faire mourir, qui avait marché sur son

cœur, brisant d'un coup toutes ses félicités, ses joies, ses espérances? Julien l'aimait! Pourquoi ne s'attacherait-elle pas à celui que Dieu lui envoyait? Dans sa foi candide, dans son cœur virginal, dans sa naïveté de jeune fille, elle avait cru aux paroles trompeuses d'A mand et lui avait abandonné, comme à Dieu, toute son âme; mais, à présent, elle sentait qu'elle avait trop souffert et elle prenait l'engagement pour rester digne de Julien, d'atteindre à cette qualité supérieure de l'âme qui mène à l'amour sincère et véritable. Par une instructive pudeur, elle cacha au plus profond de son être ce qu'elle avait ressenti et continua à être la statue animée, la femme vivant dans un monde qui n'était pas le sien.

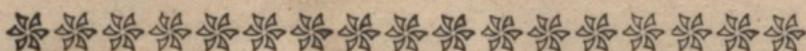
C'est que le premier amour laisse une empreinte ineffaçable dans notre vie. Pour la femme aimée, l'homme s'élève aux grandes créations, parfois jusqu'à ces hauteurs merveilleuses où aspire l'ambition humaine. Pour elle, il aura le génie, le talent, il créera les plus belles choses ou peut-être il commettra les plus grands crimes; nouveau Titan, il escaladera le ciel; nouveau Prométhée, il ira ravir le feu sacré, jusque dans les profondeurs de l'Empyrée. Mais, quelle que soit l'influence d'un premier amour sur notre vie, quelles qu'aient été ses conséquences, du jour où il cesse (car toute chose ici-bas a sa fin, rien n'est durable sur cette terre) arrive l'instant où nous nous prenons à aimer encore, où nous sentons notre cœur battre comme par le passé, où nous sommes heureux sans savoir pourquoi... parce qu'elle a souri peut-être, ou bien

nous nous surprenons à pleurer sans cause, parce qu'elle n'a pas daigné nous adresser un regard. C'est là, nos lectrices en conviendront, un de ces moments d'angoisse pour celui dont la passion est dédaignée, moment doux et plein de charme pour celui dont l'amour est partagé, qui ne connaît pas les terribles anxiétés, les douloureuses impressions, les accès cruels où le désespoir, le doute, la tristesse envahissant et torturant l'amant malheureux.

Mimi aimait Julien et c'était ce moment où un amour nouveau fait peu à peu place à l'ancien amour. Elle ressentait une immense joie mêlée à je ne sais quelle terreur superstitieuse. Elle avait tant souffert, tant pleuré!... ce nouvel amour elle ne l'envisageait maintenant que comme une de ces îles de rêve, remplies de verdure, d'ombre, de fraîcheur, de parfums et de paix où le voyageur brûle d'aborder avec l'espoir d'y trouver le repos. Pauvre Mimi! l'amour, de nouveau, s'était emparé d'elle! Il avait envahi son être tout entier, comme la mer, lorsque le flux montant roule ses vagues, envahit la plage... La marée avait passé; à l'horizon apparaissait une terre nouvelle; mais n'était-ce pas un mirage? Ces îles fortunées ne se montraient peut-être que pour s'abîmer dans un océan d'amertume et de déceptions! Cet amour n'était-il pas un rêve, une illusion. Quel réveil allait le suivre?...

Julien l'aimait! Elle n'en doutait plus. Quelle est la femme qui puisse se tromper à moins qu'elle ait plus de prétention que de perspicacité, lorsqu'elle se dit : « Cet homme m'aime!... ».

La femme possède sur ce point un instinct qui manque à l'homme. Elle discerne, elle devine les nuances les plus subtiles du sentiment, les demi-teintes du cœur en apparence le plus fermé. Ces finesses échappent à l'homme ou plutôt, elles glissent sur lui avant qu'il les ait aperçues. Le cœur de la femme a l'intuition de l'amour comme ces substances qui révèlent la lumière là où l'on ne distinguait qu'une ombre indécise, la femme lit dans notre cœur comme dans un livre, sans avoir besoin de l'ouvrir. Toutes les filles d'Eve ressemblent à leur commune mère : elles sont magiciennes sans le savoir en matière d'amour, tandis que les fils d'Adam restent toujours naïfs.



PLAISIRS CHAMPÊTRES

Le père Grégoire était un « ancien sujet » de M. et Mme Minglèche. Cet ancien garçon de magasin était d'une si grande probité qu'en achetant « Mon Bonheur », M. Minglèche n'avait pas hésité un seul instant à choisir Grégoire pour gardien. L'employé partit donc pour le Petit-Bourg et quoiqu'il dit souvent qu'il ne comprenait pas comment un homme put se procurer des « *enfants daiho* », il n'en amena pas moins avec lui deux petits garçons qu'il avait eus de sa maîtresse Ti Sophie et, avec eux, bien entendu, cette dernière. Il envoya les petits à l'école des Frères de Ploërmel du Petit-Bourg et quand il jugea qu'ils savaient assez bien lire, écrire et compter, il les plaça en apprentissage. De ses fils, qui étaient maintenant des hommes, l'un se fit charpentier de moulin, l'autre tonnelier-maçon; ils travaillaient sur les habitations voisines et chaque dimanche ils venaient passer la journée chez leurs parents. A la naissance

de Ti Asson, son troisième rejeton, le père Grégoire se dit qu'il ne pouvait pas vivre plus longtemps dans une situation irrégulière et résolut de faire bénir « *son rélé* ». Il vint trouver M. Minglèche, lui fit part de son projet qui, nécessairement, reçut l'approbation du patron et, quelques mois après, Ti Sophie s'appela « *man Grégoire — gros kon case* ». C'est dans ces conditions légales que vint au monde Marianne, une petite fille qui fut la gâtée de ses parents, que Mme Grégoire désignait, dans son orgueil de mère « *restant à boyaux en moïn* ». M. Minglèche fut le parrain. On l'éleva, cette petite, comme on n'élève plus les enfants maintenant : dans la crainte de Dieu, le respect de ses parents, de tous ceux qui l'entouraient, l'amour du travail et l'horreur de la vanité. Marianne était gentille, avec sa peau délicate qui était bien celle du *nègre fin*, ses grands yeux noirs qui vous regardaient avec une expression pleine de douceur et de naïveté, son nez légèrement épaté, ses lèvres un peu fortes, mais qui au moindre sourire découvraient des dents d'une éclatante blancheur. Ses cheveux étaient crépus; aussi, quand *man Grégoire* peignait l'enfant, avait-elle toujours grand soin d'assouplir ces cheveux, de les rendre moins rebelles, en les imprégnant d'eau mélangée à des feuilles pilées de *gombos*, de *raquettes* ou de *balai onze heures*, avant de les lustrer avec la pommade composée d'huile de carapaté, de cire jaune et de suif.

La petite était coquette, — qui ne l'est à cet âge? — et c'était pour elle un réel plaisir que d'entendre

en allant à l'église le dimanche, au Petit Bourg, les jeunes gens dire : « Elle est rudement gentille ! » Avec sa robe de percale à petites raies, parsemée de fleurs, qui l'ajustait bien, lui seyait à ravir ; son joli foulard rose noué sur la tête, ses bras blancs coquettement tirés, ses bottines de Suzer, à son cou une fine chaîne en or, cadeau de Mmè Minglèche, son paroissien d'une main, son en-cas de l'autre, elle était vraiment belle, la mignonne, et, sous son sourire de fleur à peine épanouie, lui arrivaient tous les propos flatteurs qu'on ne pouvait s'empêcher de dire en la voyant passer. Comme tous nos créoles, elle aimait éperdûment la danse. C'était à une de ces « sauterics » qui suivent toujours la fin d'une « collation », que Marianne avait connu Gilles Manqueno. Ils s'étaient plu à première vue, n'avaient pas tardé à s'aimer et à devenir fiancés.

Gilles, quoique fils unique dont les parents jouissaient d'une certaine aisance, avait voulu s'acquérir par lui-même, du fruit de son travail, une portion de terre qu'il avait achetée tout près de « Mon Bonheur ». Charpentier de maisons, il avait obtenu d'un des propriétaires du voisinage l'autorisation de faire des « bois » dans la partie de la forêt qui lui appartenait. Voilà pourquoi sa case était construite avec le pois doux marron, le tendre-à-caillon, le balatas, le poirier gris, l'acomas « le roi de nos arbres à bâtir » (1) ; elle était recouverte d'aissantes du pays ; la cuisine, la case à pla-

(1) J. Ballet, *La Guadeloupe*.

tine, le parc à cochons étaient prêts; les cannes à sucre, le manioc, les ignames, les bananiers, les patates, les malangas poussaient déjà à vue d'œil; et Gilles n'attendait que le milieu de l'année pour aller, une fois le mariage fait, s'établir avec Marianne dans ce nid qu'il avait bâti pour leurs amours.

Mimi avait pris Marianne en belle passion. Pouvait-il en être autrement? Marianne était bonne, soumise, douce, prévenante, n'aimant guère à s'occuper des affaires des autres, discrète, parlant seulement quand on l'en priait; mais ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, de foi, de passion, d'amour, lorsque Mimi, sûre de lui plaire, lui parlait de Gilles. Elle y prenait à son tour un plaisir, — douloureux? Non, car elle sentait que son amour pour Armand était presque éteint, qu'il n'était plus qu'un rêve pénible, qu'elle aimait maintenant Julien, et que pour celui-ci, sa vie recommençait en quelque sorte, — elle éprouvait donc un plaisir réel à entendre, de la bouche ingénue de Marianne, le récit de son affection pour Gilles. C'étaient la « *collation* » où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, leurs entrevues, leurs « *bonnes mines* » à l'église, la présentation de l'aimé à ses parents, ses retours, le soir, de la chasse des bois, où il ne manquait jamais d'offrir au père Grégoire un agouti, un ramier, des grives qu'il avait tuées, enfin la demande en mariage. Elle écoutait, charmée des propos de la jeune fille à qui, en même temps, elle donnait la main pour l'aider dans les derniers préparatifs de son modeste trousseau.

Le soir, après le dîner de famille, on se réunissait sous la véranda. Julien, dans un fauteuil, fumait sa pipe, laissant errer ses yeux du profil pur et bien-aimé de Mimi au loin, sur les montagnes de la Guadeloupe qui se détachaient vigoureusement en masses de velours bleu sombre. Alors, Mme Minglèche disait :

— Qui nous contera des contes, ce soir?

— *Bonbonne fois ?* faisait le père Grégoire.

Personne ne répondait.

— Ah! reprenait-il en souriant, *paisonne pas ha réponde? eh bien ! trois bels contes bon pou conté.*

Il racontait en effet, trois contes : « *Coupé Zari-gné, Lapin et Zamba, Foumi Mangnangnan* » et quand il arrivait à la formule finale : « *Yo ban moïn gnou grand coult pied et jo dit moïn : allé poté ça pou zoles* », Julien, qui riait de son bon rire éclatant, disait à Jeannine :

— Le père Grégoire vient de faire un long voyage et il nous en a rapporté trois beaux contes. Allons Jeannine, il a soif, verse lui un *bon sec*.

Et le père Grégoire, en prenant le verre que Jeannine lui tendait, ne manquait jamais de dire : « *A volt santé, mes dames et messiés!* » buvait tout le contenu du verre jusqu'à la dernière goutte, ne prenait jamais de l'eau, s'essuyait la bouche du revers de l'index, puis s'asseyait satisfait et tout joyeux.

Maintenant, chacun émoustillé par l'exemple du père Grégoire, voulait raconter ses « petits contes ».

— *Tim-tim!* faisait Jeannine.

— *Bois sèche*, répondait Mimi en riant.

— *Table à lou roi plein tils quatt sous?*

— Ce sont les étoiles, criait-on de toute part.

— *Pitit qua batte maman?*

— Pilon.

— *Zanglais à bonnets rouges?*

— Piments.

— *Zagaïa en dé draps?*

— Amande.

— *Tini in maman qui plein matelas et poutant toute tils mounes à li qua couché à tai?*

— Giromon, répondait-on après avoir cherché un instant.

— *Bon Guié mette si la tai in bilin, coupé si coupé, ou pas qua jammais coupé li.*

Les petits contes commençaient à devenir embarrassants. On se creusait la tête et on finissait par découvrir que c'était de l'eau dont il était question.

— *Li gadé moin, moin gadé li?*

Tout le monde était sur le point de jeter sa langue aux chiens, quand Julien s'écria :

— Eh! mes amis, vous ne voyez pas qu'il s'agit d'un miroir, — *Maintini*, continua-t-il, *un l'étang bien sec, moin qua metté gnon til paille la dans et vouéla li qua débordé.*

— *Ça, cé lô fô! là missié Julien allé pranne ci-là?*

Mimi regardait Julien qui, d'un petit air gouailleur, lui montrait son œil et c'était en riant de tout son cœur qu'elle donnait à ceux qui l'entouraient le mot de l'énigme.

Un matin, Mme Minglèche, Mimi, Julien se rendirent au « *convoi* » que le père Gilot faisait pour l'enlèvement de ses cannes et auquel il avait convié tous les cultivateurs ses voisins et amis. Il s'agissait d'un hectare de cannes que l'habitant, pressé, demandait aussitôt et qu'il fallait couper, troncer, en faire des paquets, les disposer ensuite sur des cabrouets. On se rendit donc à l'appel du père Gilot. On commença le travail de grand matin, comme on dit *au divant jou*. Et comment pouvait-il en être autrement? Le père Gilot était connu, apprécié, aimé de tous ses voisins. Il était toujours le premier rendu aux « *convois* » du voisinage, et il y allait le coutelas en main quand il s'agissait « *d'habituer* », sa houe de l'autre lorsqu'il fallait sarcler ou piquer des trous pour planter les pieds de « *racines* ».

L'usage du « *convoi* » remonte au commencement de la liberté, c'est-à-dire en 1848. Les cultivateurs, les petits propriétaires comprirent alors qu'il fallait se solidariser afin de s'aider mutuellement à cultiver les terres qu'ils avaient acquises ou celles qu'ils possédaient déjà. Il n'était pas question encore de se syndiquer. On travaille vite et gaiement lorsqu'on est à plusieurs; puis ce qui se prête aujourd'hui ne sera-t-il pas rendu demain? De bon cœur, on allait chez le voisin lui offrir le secours de ses bras, de son activité, de son travail, certain à l'avance que, le moment venu, il vous rendrait la pareille avec le même empressement.

Quand Mme Minglèche, Mimi et Julien arrivèrent sur les lieux, la pièce de cannes était déjà

entamée. Ils furent l'objet de l'accueil le plus cordial, le père Gilot vint au-devant d'eux et leur fit apporter un banc, tandis que les « *convoyenrs* », vêtus de leurs vieux pantalons, de leurs chemises en « *sac* », de leurs vieilles robes en gingas, se répétaient à haute voix :

— *C'est moune la ville! c'est man Minglèche!*

Et, voyant Julien souriant et Mimi, sérieuse, jolie sous le grand chapeau de paille retenu par deux bouts de rubans, qui lui garantissait à moitié le visage des rayons du soleil, ils ne purent s'empêcher de s'écrier :

— *Gnon joli tit maïage, hein? gnonne vaut l'autre! Cé gnon joli tit cœur, mamzelle là!... et missié là donc!...*

— *Cilà, c'est... sans mouman!* fit une femme, jeune et belle encore, en portant le poing sur la hanche, donnant une inflexion souple et gracieuse à son corps et regardant amoureusement Julien.

Mais le jeune homme jetait alors un regard vers Mimi qui, rougissante, confuse, baissait la tête, tandis que Mme Minglèche se disait, à part soi, qu'il serait bien désirable, pour ses vieux jours, de voir ces deux enfants qu'elle chérissait tant, s'aimer, s'unir avant sa mort.

Man Gilot était tout entière au soin de préparer la nourriture des travailleurs. Elle rôtissait les harengs-saurs et, dans de grands chaudrons, faisait bouillir les tranches de fruit à pain ou « *tambou à boniquett* » ou *cé ça même*, comme on l'a baptisé en langue créole, des morceaux d'igname, de ma-dère, des patates, des malangas mêlés à du bœuf

salé, du riz, des pois, des aubergines et de la morue agrémentées de « *bonda man Jacques* » ou encore de ces minuscules *piments* « *zoezeaux* » dont la saveur est si forte. Elle n'avait certes pas un moment à elle. On l'appelait à chaque instant, d'un côté et d'autre; il fallait qu'elle fut partout à la fois.

— *Man Gilot, ka fait bien chaud*, disait l'un en s'essuyant le visage du revers de sa main.

— *Un tit sec, man Gilot*, demandait l'autre.

— *Moin bien socièfe*, criait un troisième.

La sueur lui ruisselant par tout le corps, essoufflée, la bouteille de rhum d'une main, le petit pot en fer-blanc de l'autre, elle accourait, versait à boire aux uns et aux autres et quand on s'écriait :

— *Ah! man Gilot, mais c'est caca ratt, mais c'est un tit quiouquioule ou ban nous là !*

On l'entendait dire : *Mes enfants, y faut bouai pè et pas souvent. Cé rhum, oui ! y ka soulé ! d'aillès zotes pas vini ici pou fai la bamboche, mais pou travaille.*

— *Ou tini raison, man Gilot; mais tout de même, moïci pou tit sec là !*

Une « *chanterelle* » avait composé un *bel-air* en l'honneur de Mimi et de Julien. Elle chantait :

Zeillet, zeillet, mi moin ! un l'amou à ou, ché !

Pas rougi... c'est brun-là ou dit ou préféré !

Le bell aussi, doudou ! couté, vous cé la rose

Qui ka lé zéclose

Divant jou dans bras a li, ché !

Tandis que leurs coutelas bien affilés abattaient

la canne d'un mouvement rythmique, les cultivateurs reprenaient le refrain :

La, la, la, la, la, la !

Divant jou dans bras à li, ché !

Julien ne put s'empêcher encore une fois de regarder Mimi. Il fit passer dans ce regard toute son âme, tout son cœur, tout l'amour enfin qu'il concentrait en lui ; ses grands yeux noirs qu'il savait rendre si doux, si suppliants, cherchèrent timidement Mimi, pour la supplier de lui faire grâce, de mettre un terme, en un mot, à tout ce qu'il souffrait pour elle et par elle... Mais Mimi, aussi pâle qu'un cierge, détourna insensiblement la tête, puis la baissa vers le sol et devant ce regard si plein d'amour, devant ce sourire ineffable qui transfigurait le visage du jeune homme, pour cacher son émotion et se donner une contenance, elle se mit à effleurer la terre du bout de son ombrelle.

Il était midi, la chaleur pourtant tempérée par la brise de l'est, se faisait pesante. Aussi Mme Minglèche, Mimi, Julien prirent congé des époux Gilot et de leurs travailleurs à qui Julien glissa une pièce de dix francs pour danser le soir, après leur besogne accomplie, une gaie et chaude bamboula à sa santé.





QUI QUE TU SOIS, VOICI TON MAITRE !
IL L'EST, LE FUT, OU LE DOIT ÊTRE.

(VOLTAIRE)

Les marins sont grands amateurs de chansons. Dans leurs voyages, le soir, pour rompre la monotonie du ciel et de l'eau, ils chantent, sur le gaillard d'avant, de gais refrains en souvenir du pays et, quand on arrive enfin au port tant désiré, quand on est à terre avec quelque argent dans les poches, il faut bien que l'on s'amuse. Pour s'amuser, il faut être gai. Si l'on est gai, on chante : le chant n'est-il pas souvent, comme on l'a dit, le paroxysme de la gaité? Julien aimait donc à chanter. Sa voix, pure et belle, trouvait des notes d'une sonorité admirable. Il connaissait la musique, chantait fort juste et cela, dès son arrivée à Pointe-à-Pitre, soit qu'il fut seul dans sa chambre, soit au salon, Mme Minglèche assise devant lui dans une berceuse, tandis que Mimi, à la clarté de la lampe, ses grands cils noirs baissés, brodait ou cousait, le soir. Sans

qu'elle y songeât, Mimi prenait plaisir à l'entendre. Ne trouvait-elle pas comme un écho douloureux du passé? Tant il est vrai que nous nous plaisons à retourner dans notre sein le poignard qui nous a frappés, que nous ne sommes jamais autant soulagés que si nous pleurons de ce qui nous a fait le plus souffrir.

Le lendemain du jour où avait eu lieu la visite chez le père Gilot, comme, après le dîner, la conversation languissait et menaçait de s'éteindre dans le silence, Mme Minglèche pria Julien de chanter quelque chose.

— Et vous, mademoiselle Mimi, voulez-vous que je chante aussi? fit Julien en regardant la jeune fille comme pour lui demander son consentement, avec un regard doux et suppliant qui renfermait une prière fervente quoique muette.

La jeune fille qui brûlait elle-même du désir d'entendre Julien, ne put lui refuser cette faveur. Il l'en remercia.

— Que voulez-vous maintenant que je chante, demanda-t-il encore.

— Choisissez ce que vous voudrez, répondit Mimi.

— Vraiment, vous m'embarrassez, dit-il en riant.

Il sembla réfléchir un instant et se souvint tout à coup de cette poésie de Victor-Hugo qu'un créole de l'île danoise de Saint-Thomas, admirateur passionné de notre grand poète et quelque peu compositeur, avait mise en musique. Il chanta « *Fleur de l'âme* ».

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli,
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli,
Je puis maintenant dire aux rapides années :
Passez, passez toujours, je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous en avec vos fleurs toutes fanées !
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Etrange rencontre ! Si nous ne l'avons déjà dit, nous l'apprendrons maintenant à nos lecteurs. Ces vers d'Hugo avaient été chantés pour la première fois à Mimi par Armand, lorsque fuyant Haïti et passant par Saint-Thomas, il y avait entendu et retenu cette romance. Julien, l'avait exécutée avec âme, ses accents avaient été droit au cœur de Mimi, y avaient fait vibrer toutes les fibres qu'elle croyait endormies depuis si longtemps sur lesquelles le passé avait déposé la poussière de l'oubli.

Cette voix, ce chant d'amour, cette mélodie plaintive, cette musique langoureusement passionnée qui, après des années, venait tout à coup lui parler de celui qui n'était plus pour elle qu'un souvenir lointain ; cette romance qui, subitement, sans qu'elle y fût le moins du monde préparée, venait tout à coup lui rappeler tout ce qu'elle avait souffert, réveiller en elle des échos brûlants, des plaintes étouffées, des larmes refoulées, tout cela produisit sur Mimi un terrible et prodigieux effet. D'un mouvement pour ainsi dire convulsif elle étreignit sa poitrine, tandis qu'elle sentait des larmes amères lui obscurcir les yeux. Personne ne

s'en aperçut, tout le monde étant sous le charme de la voix de Julien ; mais quand celui-ci eut fini, quand de toute part, parmi ces gens simples de la campagne qui l'écoutaient et Mme Minglèche, des bravos retentirent, Mimi se leva toute droite et s'adressant à Julien :

— Oh ! que c'est beau, lui dit-elle, que c'est beau, monsieur Julien !

Et elle sortit du salon pour donner libre cours aux larmes qui l'étouffaient.

Le lendemain, vers six heures, quand Julien ouvrit sa fenêtre pour respirer l'air du matin, la première personne qu'il vit, se promenant dans les allées du petit jardin qui entoure la maison, cueillant des fleurs pour un bouquet, ce fut Mimi. Elle était vêtue d'un long peignoir qu'elle relevait avec grâce à cause de la rosée ; ses beaux cheveux noirs qu'elle n'avait pas encore arrangés, descendaient en torsade sur son cou ; son corps, élégant, souple, ferme, la faisait ressembler à une de ces saintes, à une de ces apparitions célestes que l'on aime à regarder dans les livres de piété ; son visage, d'une si séduisante expression, était comme rosé par la fraîcheur du matin ; ses yeux brillaient pleins de flammes et de caresses, sa bouche qui souriait doucement à nous ne savons quelle pensée venant du cœur, découvrait les perles rares de ses dents admirables ; sa main satinée, aux ongles roses, tenait le sécateur avec lequel elle détachait les fleurs et taillait, en même temps, les branches inutiles.

Au bruit que firent les persiennes en s'ouvrant,

Mimi se retourna et, apercevant Julien qui la salua de la main, elle lui fit signe de venir la rejoindre.

— Bonjour, monsieur Julien, fit-elle en allant à sa rencontre, l'accueillant avec son doux sourire, vous avez bien dormi?

— Bonjour, mademoiselle, dit-il en prenant la main qu'elle lui tendait et en la serrant presque instinctivement, vous vous êtes levée de grand matin.

— Et vous, fit Mimi d'un ton légèrement ironique, en riant aux éclats, n'êtes-vous pas matinal aussi?

— Chacun son métier, comme dit Florian, je suis marin et...

— Vous vous levez avant l'aurore, dit-elle en riant plus fort.

— Voilà de bien belles fleurs, fit Julien ne sachant que dire et reprenant sa timidité.

— Voulez-vous me faire le plaisir d'en accepter une, monsieur Julien?

Sans attendre la réponse du jeune homme, elle choisit une rose qu'elle fixa elle-même à la boutonnière de Julien.

Ils marchaient maintenant sans se dire un mot et Julien la regardant, dans la blonde lumière du soleil, semblait lui murmurer avec le poète :

Quand tu lèves tes yeux à la clarté fidèle
Dans tes prunelles d'or l'éclair semble jaillir.

Notre luxuriante nature tropicale étincelait comme à un de ses plus beaux jours de fête. Dans

le ciel d'un bleu intense, d'un bleu féérique, le soleil s'avancait, majestueux, dorant de ses rayons les sommets de nos montagnes, répandant partout ses rayons déjà chauds. Les champs de cannes aux verts panaches, ondulaient sous la brise, les maniocs au feuillage vert sombre et vert gris, les bananiers dont les larges feuilles distillaient la rosée du matin, les majestueux manguiers sous lesquels on trouve toujours un reposant abri, les hauts palmistes qui s'élèvent jusqu'au ciel, les tamariniers dont les feuilles tremblent comme si elles pressentaient l'orage, les fleurs aux corolles embaumées, les rivières, les ravines profondes, les ruisseaux, tout semblait s'unir pour chanter un hymne au soleil. Au loin, la mer, sur laquelle on distinguait les navires toutes voiles dehors gagner le large, les barges, les pirogues, les bateaux, quittant leur port d'attache, voguaient vers la Pointe-à-Pitre qui apparaissait là-bas inondée de rayons, dans l'éclat de sa joie, — la mer, disons-nous, se montrait alors dans toute sa royale beauté, empourprée des feux du soleil levant; doucement, elle respirait au large, ainsi qu'une musique caressante et l'on sentait un rythme mélodieux qui montait des vagues teintes en rose.

— Monsieur Julien, dit tout bas Mimi, d'une voix pleine d'émotion, j'ai une faute à me faire pardonner.

— Vous, mademoiselle, fit-il, étonné?

— Oui, moi, dit-elle en souriant, vous ne vous en souvenez plus?

— Ma foi, non! J'ai beau rappeler mes souve-

nirs, je n'y trouve vraiment rien, je vous l'avoue, qui ressemble, même de loin; à une faute.

— Vous avez la mémoire bien courte!

— Si courte, mademoiselle, que comme le lièvre, je la perds en courant.

— Oh! fit Mimi en riant de nouveau. Voyons, monsieur Julien, trêve de plaisanteries, rappelez vos souvenirs, dit-elle, de son air le plus sérieux.

— Je vous jure, mademoiselle, que je ne me souviens de rien, pas plus d'ailleurs, continua-t-il, d'un bienfait que j'aurais rendu que d'une offense faite à ma personne.

— Vous êtes cruel, monsieur Julien!

— Vous êtes la première à me faire ce reproche, mademoiselle, vous êtes la seule qui l'ayez proposé, je vous en donne ma parole d'honneur!

— Pardonnez-moi, monsieur Julien, dit Mimi en sentant perler des larmes à ses yeux, ma parole a trahi ma pensée. Je vous sais trop bon et voilà pourquoi vous avez oublié ce qui s'est passé hier soir.

— Ce qui s'est passé hier soir? Oh! fit Julien en se souvenant tout à coup, mais vous avez quitté le salon? C'est peut-être mon chant qui, je le suppose, avait réveillé en vous quelque souvenir lointain? En ce cas, mademoiselle, c'est moi qui ai tort et, à mon tour, je vous en demande bien pardon.

La jeune fille, inconsciemment, appuya alors son front sur l'épaule de Julien. A ce contact inattendu, celui-ci chancela et ne sut que lui dire :

— Que vous êtes belle!

Et il se tut... Dire ce qui se passa en ce moment

dans son cœur est une difficulté que notre plume ne saurait surmonter, que nulle expression humaine peut-être ne pourrait rendre, car il se voyait, il se sentait enfin aimé!

Une nouvelle perspective, un horizon nouveau se déroulait au même instant sous les yeux de Mimi. Elle se savait adorée. Celui qui l'aimait était un honnête homme, elle se laissait aller à lui comme une barque abandonnée à laquelle Dieu envoie un sauveur. Julien était, nous l'avons déjà dit, une de ces natures pleines d'honneur, de dévouement, de loyauté, et elle savait bien qu'une femme mettrait tout son bonheur, toute son âme à le conserver une fois qu'elle se serait assise à côté de lui à la table de la vie. Mais, malgré cela, trompée, — abandonnée dans son premier amour, cet amour où la jeune fille, innocente, a mis en quelque sorte le plus pur de sa vie, le mariage restait pour elle l'im-pénétrable mystère, il l'attirait et l'effrayait tout ensemble. Elle se disait que si Julien l'agréait comme épouse, une nouvelle vie allait commencer pour elle. Que serait cette vie? Sombre ou gaie? Hélas! pauvre chrysalide, qui pouvait lui dire ce qu'elle serait demain? Papillon aux ailes d'azur, de pourpre et d'or ou phalène aux noirs vêtements de deuil?





AMOUR, AMOUR QUAND TU NOUS TIENS !

Depuis la veille ils étaient rentrés à Pointe-à-Pitre. Mme Minglèche affairée, essouffée, n'y tenant plus, dérangeait, arrangeait, ne trouvait rien à sa place, époussetait les meubles, les tableaux, essuyait la vaisselle, comptait la verrerie, polissait et... repolissait l'argenterie. Elle était aidée, dans ce remue-ménage, par Mimi, tandis que Jeannine s'absorbait à balayer, à faire reluire comme des soleils ses ustensiles de cuisine en un mot, à mettre tout en ordre.

Mme Minglèche en voulait surtout à Rosa, sa vieille ménagère, à qui, pendant son absence, elle avait confié la surveillance de sa maison et qui avait laissé l'herbe envahir le petit jardin, les fleurs mourir, la poussière prendre possession du mobilier. Elle grondait et quand Rosa, marchant sur ses talons, la mine piteuse, lui faisait respectueusement observer que, pendant son absence, rien n'avait été négligé, au contraire, elle se retournait alors vers Mimi :

— Tiens, Mimi, entends un peu cette grande nigaude ! Elle dit que rien n'a été négligé ! Ah ! mon Dieu, Seigneur ! N'est-elle pas bête à manger du foin !

Et elle passait, haussant ses épaules d'un geste de pitié indignée.

Cet après-midi, Julien, assis à son bureau, était occupé à écrire aux nombreuses connaissances qu'il s'était faites au cours de ses voyages, lorsqu'il entendit frapper légèrement à la porte de sa chambre. Se retournant, avant qu'il eut prononcé le sacramental : Entrez ! la porte s'ouvrit pour livrer passage à Mimi. Elle était vêtue d'une souple gaule de percale fine qui dessinait admirablement les contours harmonieux de sa taille svelte et élancée. Elle était plus ravissante que jamais sous ce simple costume. Il se leva, vint à sa rencontre et la jeune fille, appuyant sa main sur l'épaule de Julien le regardant avec un gai sourire, lui dit :

— Ma visite a tout lieu de vous étonner, n'est-ce pas, monsieur Julien, vous ne m'attendiez pas, j'en suis sûre ? Mais il m'a été impossible de résister au désir de vous faire cette petite visite. Ne m'en veuillez pas de mon importunité et si... je vous dérange dans vos graves occupations, ajouta-t-elle sur un ton charmant où perçait une légère nuance d'ironie.

— Votre visite m'étonne, mademoiselle, vous me le dites ; mais quant à me surprendre, c'est tout justement le contraire : je l'attendais. Vous le voyez, quand vous êtes entrée, j'étais à écrire.

Cependant ma pensée était près de vous, vous suivait, s'empreignait de vous; à chaque instant, je tournais la tête, croyant vous entendre, impatient de vous voir paraître. Quant à m'importuner, vous savez bien que cela est impossible, que chaque fois qu'il vous plaira d'entrer dans ma chambre, de venir me faire, comme vous dites, une petite visite, pour me servir de vos propres expressions, vous me ferez toujours un plaisir aussi doux que nouveau.

— Ainsi, vous m'attendiez, monsieur Julien?

— Vous attendre? peut-être, mademoiselle, j'avais l'intuition de votre visite; mais vous deviner oui!

— Voilà qui suppose...

Elle n'acheva pas. S'approchant du bureau et rapprochant le fauteuil sur lequel Julien était assis tout à l'heure et qu'il avait abandonné pour courir à sa rencontre, elle s'y laissa couler à son tour, comme un enfant, les yeux grands ouverts, avec une satisfaction visible et parcourut du regard les adresses des lettres éparpillées sur le bureau.

Julien la laissa faire et, debout, se plaça à ses côtés pour la contempler.

— C'est à ce bureau que vous travaillez, monsieur Julien? fit-elle, après qu'elle eut contenté sa curiosité enfantine.

— Oui, mademoiselle, répondit Julien.

— Et vous écriviez... sans être trop indiscreète.

— Vous avez dû le voir, mademoiselle, à mes amis, à mes connaissances...

— Vous en avez beaucoup, à ce que je vois.

— Oh! oui.

— Surtout, reprit-elle vivement, il ne vous manque pas de connaissances... féminines!

Julien rougit imperceptiblement.

— Vous rougissez, monsieur Julien, fit-elle d'une voix qui tremblait, mais sans pourtant le quitter du regard, ces... personnes sont donc pour vous plus que de simples connaissances?

— Pardon, mademoiselle, de simples connaissances, à qui j'ai de grandes obligations pour certains services rendus et dont je garderai toute la vie le plus reconnaissant souvenir.

— A la bonne heure, fit-elle! mais comme vous savez bien défendre vos amies!

Elle se leva et, prenant Julien par la main, le mena devant son lit au-dessus duquel étaient suspendus deux portraits.

— Quelle est cette dame, demanda-t-elle?

— C'est ma mère, répondit Julien.

— Votre mère? comme vous lui ressemblez! C'est le même sourire, les mêmes yeux, le même air de douce bonté.

— Et qui l'a dessiné ce portrait?

— Un ami, à bord, d'après un vieux daguerréotype.

Détachant le portrait du clou qui le retenait, Mimi y déposa un respectueux baiser.

— Ce monsieur, j'en suis sûre, c'est votre père! Il a votre bouche, vos cheveux, votre regard! Oh! le beau tapis! puis-je, sans indiscretion, savoir où vous vous l'êtes procuré?

— A Smyrne.

— Smyrne? Vous connaissez l'Orient? Quelle

chambre ravissante vous avez là, monsieur Julien ! des armes, des flèches, des fusils, des sabres, quel arsenal ! Et ces gravures, ces croquis, ces dessins !... Et ce poignard ?

Elle désignait un riche poignard d'Orient dans sa gaine de velours rouge.

— N'y touchez pas, dit Julien, la pointé est empoisonnée.

— Quelle étagère bien garnie, exclama-t-elle ! où avez-vous pris tout cela, monsieur Julien, où avez-vous collectionné toutes ces belles choses ?... Un violon ! Des partitions ! Vous êtes musicien ? Et vous ne me l'avez jamais dit ! Je suis folle de la musique et vous nous en ferez de temps en temps, ajouta-t-elle d'une petite voix câline ?... Ces vases ? rien qu'à leur panse rebondie, on devine qu'ils viennent de la Chine... Et ces livres ? Quelle bibliothèque choisie ! Lamartine, Hugo, de Musset, Dumas, Sand, tous mes auteurs favoris ! Tiens ? Jusqu'à l'*Imitation* !... Un serpent ! fi ! la vilaine et méchante bête ! Comment faites-vous pour garder une pareille horreur dans votre chambre ? Bien qu'il soit empaillé, j'en mourrais de frayeur !

— Oh ! mademoiselle, fit Julien d'un ton de doux reproche, vous n'êtes donc venue ici pas pour me voir, mais pour faire l'inventaire de mon mobilier ?

— Alors même que cela serait, lui demanda-t-elle, avez-vous déjà des regrets, monsieur Julien, de m'avoir laissé pénétrer dans votre... sanctuaire ?

— Des regrets, fit Julien vivement, des regrets ? Oh ! non ! mademoiselle, venez chez moi chaque

jour et, chaque jour, ma vie comptera un bonheur de plus.

— Alors, le reproche que vous semblez m'adresser, je ne le mérite pas?...

— C'est que...

— C'est que quoi? Parlez, monsieur Julien, je vous en prie.

— Je n'ai plus rien à dire.

— Tiens? Pourquoi?

— Parce que je veux me taire.

Ne pouvant en dire plus long, le cœur battant à tout rompre, il baissa les yeux et se renferma dans un étrange mutisme. Mimi le regarda un instant. Il lui semblait que, de son côté, son cœur avait cessé de battre; son beau visage se couvrit d'une pâleur mortelle et secouant la tête :

— Comme il vous plaira, monsieur Julien, fit-elle doucement, en se dirigeant vers la porte.

— Mimi... mademoiselle... ne vous en allez pas, dit-il d'un ton suppliant où l'on sentait monter tous les sanglots de son cœur déchiré, de son âme meurtrie.

La jeune fille se retourna, elle l'aperçut, les yeux humides, les mains jointes, prêt à s'agenouiller devant elle; et n'y tenant plus, les mains sur son cœur, dans un élan sublime, car elle y mit tout ce que son être contenait d'amour, elle murmura :

— Je t'aime, Julien, je t'aime!

Et s'enfuit...

Quand le soir, avant le dîner, Julien prit la main de Mimi qui, rougissante baissait timidement ses beaux yeux noirs si expressifs, si brûlants, et la

présenta à Mme Minglèche, en lui demandant si elle voulait bien qu'il en fit sa compagne; la bonne vieille dame poussa un cri de joie, de bonheur et des larmes délicieuses coulant le long de son visage, elle ne sut que leur dire :

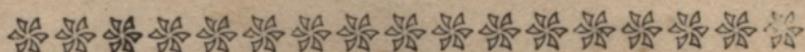
— Dieu bénit mes prières, mes enfants, il y a longtemps que je désirais ce bonheur.

Jeannine accourue au cri qu'avait poussé sa maîtresse, voyant Mimi et Julien qui se tenaient par la main, se douta, dans son âme ingénue, que quelque chose d'extraordinaire se passait; elle ne savait quoi et regarda, toute ébahie, Mme Minglèche d'abord, puis les deux jeunes gens. Mais quand elle apprit ce dont il s'agissait, de grosses larmes se firent jour à travers ses paupières, elle joignit ses mains tremblantes d'émotion et dit :

— *Ah! mamzelle Mimi, moin lé bien aimé où, mais à pouésent c'est plis ki jamais. Gnon si bel garçon ki pilite en moin! et doux, aimable, gai, bon! où ka coué aloss, pace Jeannine cé gnon vié bonne. li pas lé qua vouè ça ou lé qua fait lit moune a li?*

— Jeannine, fit alors Mimi en entourant de ses deux bras le cou de la vieille bonne pour l'embrasser à plusieurs reprises, oui, j'aimais ton beau Julien; mais, chère Jeanjeanne, continua-t-elle de façon à n'être entendue que d'elle seule, *pas dil ça, tant prie ! mais moin lé lini père...*





DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT

(LA FONTAINE)

Trois mois après, jour pour jour, le mariage de Julien et de Mimi se célébrait à l'église de Pointe-à-Pitre.

On y avait prié quelques rares invités seulement, parmi lesquels le docteur Ferdinand L'Herminier à qui avait été réservé l'honneur de conduire Mimi à l'autel, en reconnaissance aussi de la belle cure qu'il avait faite sur Julien.

Mme Minglèche s'épanouissait dans une toilette simple, mais de bon goût. Jeannine aussi avait tenu à se faire belle. Elle avait sorti sa robe de soie noire, celle avec laquelle elle désirait un jour être ensevelie; son plus beau foulard sur lequel se prélassait son collier « grains d'or »; sa « tête » étincelait, comme un écrin de bijouterie, de toutes les broches, épingles, « tremblantes » qui composaient sa petite cassette, jusqu'à ses souliers de peau de daim, ses bas blancs qu'elle mon-

trait d'un mouvement coquet et qui lui seyaient à ravir. Quant à Mimi, elle était ravissante dans sa robe de mousseline blanche qui l'inondait de ses flots vaporeux. Une douce joie illuminait son gracieux visage et lui donnait un nouveau charme.

La nouvelle de ce mariage avait fait sensation. On l'avait appris par les publications affichées à la mairie et publiées à l'église au prône du dimanche. Ainsi qu'un courant électrique, elle avait fait en un jour le tour de la ville. Chacun aussi le jour de la cérémonie, voulait en être le témoin; voilà pourquoi tout le monde se pressait sur le passage des nouveaux mariés. Les bruits qui avaient couru jadis sur Mimi s'étaient réveillés et, il faut bien le dire, beaucoup de personnes étaient venues là pour rire aux dépens de l'époux et en quelque sorte se moquer de lui. L'orgue jouait de toutes ses voix la *Marche Nuptiale* de Mendelsohn. La vue du couple charmant qui, sous les flots de l'harmonie, s'avançait, calme, souriant, dans une attitude pleine de décence et de grâce, au milieu des curieux qui se bousculaient pour le voir passer, la radieuse beauté de la mariée, firent impression et la raillerie s'arrêta expirante sur la bouche des plus malveillants.

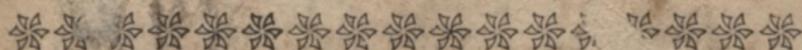
La foule était grande au dedans comme au dehors de l'église. En les voyant passer, se souriant l'un à l'autre, elle doucement appuyée sur le bras de Julien, n'ayant de regards que pour lui, chacun se disait : qu'elle est belle ! et : qu'il est heureux !

Quand, de retour de l'Eglise, Mimi, selon la coutume, eût embrassé tous les invités, depuis Mme

Minglèche jusqu'à la bonne Jeannine qui ne pouvait contenir ses sanglots ; quand ses regards se retournant vers Julien, semblèrent lui dire que maintenant c'était son tour, alors des baisers chantants, pareils à une nichée d'oiseaux, tombèrent en pluie sur le cou, sur le visage de Julien et ce furent leurs premiers baisers d'amour...







TAP 3

3. Préfaces de Edmond ROCHER, Nicolette HENNIQUE,
Maurice OLVAINT

PREMIÈRE PARTIE

PAGES

Le Mois de Marie de Madame Mathias.	15
Sous-le-Fort.	25
Vos Intentions.	41
Madame Williams.	55
La Vengeance de Madame Williams	67
La Vengeance de Madame Williams (<i>Suite</i>)	74

DEUXIÈME PARTIE

Madame Veuve Minglèche.	83
Le Retour de l'Enfant Prodigue.	89
La Fièvre Jaune.	96
La Fièvre Jaune (<i>Suite</i>)	104
Dans les Hauteurs du Petit-Bourg	112
Plaisirs Champêtres.	126
Qui que tu sois, Voici ton Maître!	
Il l'Est, le Fut ou doit l'Être (Voltaire)	136
Amour, Amour, quand tu nous tiens!	144
Dieu fait bien ce qu'il fait (La Fontaine)	151



